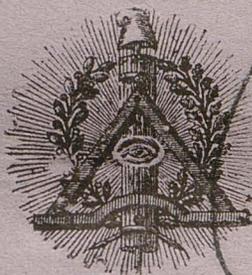


THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNA.T.

638

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE.

LIBRTE, EGALITE.

FRATERNITE

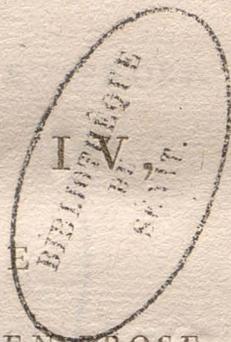
LA CLÉMENTENCE

DE

HENRI IV

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE.



LA CLERMENCE

DE

HENRI IV

DE

EN TROIS ACTES. EN PROSE

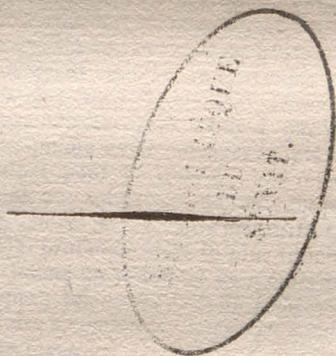
LA CLÉMENTCE

DE

HENRI IV,

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE.



EN HOLLANDE,

Et se trouve à PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXI.

LA CLÉMENTINE

DE

HENRI IV,

DRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE.



EN HOLLANDE,

Et se trouve à Paris,
Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXI.

P R E F A C E.

J'E n'avois fait qu'esquisser le Tableau de la *Rédution de Paris en 1775* : d'ailleurs, la Musique que j'avois unie à cet ouvrage, retardoit la marche de l'action & affoiblissoit l'intérêt.

L'idée de mettre sur la Scene *Henri IV*, comme *Bon & Clément*, a séduit mon imagination. Comment ne pas aimer ce Prince, qui a fait de si grandes choses avec de si petits moyens, & qui né peut-être avec moins de génie que de sensibilité, trouva dans son amour pour son peuple & pour la vertu, des ressources telles qu'après avoir relu mille & mille fois les Fautes de son Regne, on est toujours frappé d'un étonnement nouveau ?

Parcourez toute l'Histoire Ancienne, vous n'y trouverez pas un seul Prince qui l'égale. *César* seul m'a toujours paru au-dessus de tous les hommes de génie, dont les Annales du Monde ayent conservé le souvenir : mais il donna des fers à sa Patrie ; mais s'il fut aussi clément que *Henri*, on peut toujours objecter qu'il avoit à pardonner à des hommes que lui-même avoit outragés le premier. Le Citoyen qui combat pour sa liberté, lors même qu'il est vaincu, ne reçoit pas un pardon de son vainqueur ; il n'est que remis en possession de ses droits primitifs. *César* fut clément : mais *César* profanoit alors le plus touchant des sentimens ; il fut même un temps où ce n'étoit en lui qu'une vertu de politique ; lui-même s'étoit trahi en disant ces mots que l'Histoire a conservés : *Imperium occupantibus utilis est clementiæ fama.*

Rapprocher tous les traits principaux qui caractérisent *Henri IV*, étoit donc plutôt l'ouvrage d'un Patriote sensible, que d'un Littérateur jaloux de cette vaine fumée que l'on appelle Gloire.

L'un de ces traits les plus frappans, étoit la bonté avec laquelle il avoit comblé de bienfaits le jeune Duc de *Guise*, fils de cet ambitieux qui à la journée des *Barricades* ayant forcé son Roi de fuir devant lui, auroit dû prévoir le coup dont il fut frappé aux *Etats de Blois*, s'ils n'eût été aveuglé par sa haine & par son audace.

a

On ſçait auffi combien de fois on oſa former des complots contre la vie de *Henri III* & contre celle de *Henri IV*, en croyant faire périr ces deux Princes au moyen de caractères magiques. Le fanatiſme & la ſcélérateſſe alloient juſqu'à profaner les plus Saints Myſtères de la Religion, en les faiſant ſervir à ces conjurations exécrables. On plaçoit ſur l'Autel, au moment où l'on célébroit la Meſſe, le portrait du Roi : un ſtilet empoisonné, des formules cabaliſtiques, enfin toutes les reſſources de l'Aſtologie judiciaire étoient réunies dans l'eſpérance de voir expirer d'une mort lente, mais certaine, l'objet de ces déteſtables & abſurdes chimères. C'étoit-là ce que l'on nommoit *envouter*. L'Histoire a conſervé ces formules, que l'on ne peut lire ſans frémir d'horreur. Au moment où je voulois tranſcrire une de celles qui me paroifſoit le mieux caracté-riſer ceux qui en faiſoient uſage, j'ai ſenti ma main ſe reſuſer à ce pénible effort. Le cœur ſe criſpe & le ſang ſe glace, en relifant de pareilles monſtruoſités. *Henri IV* avoit plus d'une fois été averti de ces myſtères atroces : il ſçavoit que les *Guiſes* avoient été les premiers à fouiller le Sanctuaire par des ſacrifices offerts, le ſtilet à la main, aux prétendus Génies de la Vengeance & de la Mort. — Il n'en combla pas moins de bienfaits le jeune Héritier de ces terribles Adverſaires, qui, ſans lui, euſſent commencé une nouvelle Race de Rois. Et c'eſt la bonté qui lui fit multiplier de tels bienfaits & ſur de tels ennemis, que j'ai voulu peindre au 3^e Acte de ce Drame. J'ai fait quelques changemens aux faits hiſtoriques : mais j'ai profité du *quidlibet audendi* d'*Horace*. J'ai d'ailleurs tant d'exemples à citer en ma faveur ! Ne fût-ce que celui de l'Auteur de *Gaſton & Bayard*, qui a tout permis à ſon imagination, en mettant ſur la Scène un Héros, qui d'ailleurs offroit tant de véritables traits à célébrer.

Il ne me reſte plus à parler que de l'Épiſode de l'amour du Duc de *Féria* pour cette jeune *Sophie*, que je ſuppoſe fille du Capitaine *Saint-Quentin*. Il n'y a de contraire à la vérité de l'Histoire, que l'application que j'ai faite de l'amour du Duc à cette jeune perſonne. Du reſte tout en eſt vrai : plus d'une fois les Chefs des Ligueurs, dans un temps de famine, de déſolation & de barbarie, avoient fait racheter, ou la vie de leurs priſonniers, ou des alimens

P R E F A C E.

iii

grossiers qui servoient à prolonger les tourmens de quelques spectres faméliques, au prix de l'ignominie de leurs femmes ou de leurs filles. On citeroit cent exemples de cet échange de l'honneur contre la plus vile des nourritures. Souvent une jeune Beauté étoit tombée aux pieds de l'assassin de son pere : elle arrachoit le Vieillard à la mort en expirant ensuite elle-même de honte & de repentir. Encore étoit-il arrivé qu'en sortant des bras de son farouche oppresseur, l'infortunée ne rouvroit au jour les yeux fermés à l'opprobre & l'ignominie que pour voir attaché au gibet le pere meme qu'elle avoit cru sauver. — Voilà encore des traits qui caractérisent ce siecle abominable, & que je dus faire entrer dans mon Tableau.

O combien il eut été plus terrible, plus fier dans sa composition, s'il m'eût été permis de conserver à chaque personnage d'entre les Ligueurs, sa physionomie & l'attitude dans laquelle il est représenté par l'Histoire ! Quels groupes à dessiner ! Mais à chaque coup de crayon, je voyois une main prête à tout effacer. J'étois obligé de me rendre compte du sens dans lequel on pourroit prendre chaque phrase. On est si ingénieux à faire des applications ! la Ligue a dès-lors disparu : chacun de ces Acteurs n'a été qu'entrevu, & dans une demi-teinte qui le laissoit dans le plus grand éloignement. Cependant il me sembloit que cette jeune *Sophie*, obligée de sacrifier son amour pour sauver la vie de son Pere & de son Amant, étoit un Episode assez intéressant, & qui, du moins en partie, servoit à donner une idée vraie des mœurs de ces temps horribles.

Je ne dois pas oublier d'observer ici, que c'est de cette même époque que date en France & sur-tout dans la Capitale, l'avilissante & odieuse coutume de vendre ses charmes à prix d'or, au moins dans la classe des Citoyennes. On s'accoutuma bientôt à faire par luxe ce que l'on avoit fait par indigence. Pendant ce siége de Paris, à jamais mémorable par cette foule d'Anecdotes plus épouvantables les unes que les autres, les femmes du plus haut rang s'étoient vendues pour obtenir le peu d'alimens qui les arrachoit à la mort. La pudeur ne retourne jamais sur ses pas. Et voilà ce que la guerre a de plus horrible ; la paix qui la suit, la paix elle-même est souillée par les mêmes vices qui étoient nés pendant l'horreur des

dissensions. Vérité effrayante, & qui suffiroit seule aux bons Rois, pour regarder la guerre comme le premier des fléaux.

Bien que je n'eusse pû peindre ce seul effet de la Ligue, comme je l'eusse désiré, le tableau même que j'en avois présenté eût produit un grand effet au Théâtre, s'il eût été mis sous les yeux des Spectateurs tel que je l'avois imaginé.

Je voulois que d'un côté de la Scène on vît *Sophie* donnant la parole au Duc de *Féria*, & lui jurant d'être à lui; tandis que dans le poste opposé, dans la tour où se rassembloient les Bourgeois restés en secret fideles au bon Roi, on auroit vu l'Amant de *Sophie* jurer sur un poignard qu'il auroit laissé sur la table du Conseil, d'être le premier à frapper quiconque devoit se lier avec les Ligueurs par quelque engagement. Dans le fond de la Scène, on eût vu le vieux *Saint-Quentin* entrer dans ce poste, enhardir les Bourgeois par sa présence & leur distribuer des écharpes blanches (*). Pour rendre ces Scènes simultanées plus frappantes, il eût fallu que le Spectateur pût entendre les deux Dialogues. Voilà comme j'avois d'abord com-

(*) Si quelqu'un de MM. les Directeurs des Spectacles de Province aime assez l'Art Dramatique pour lui-même, & sur-tout révere assez la mémoire du bon Roi, pour essayer de faire représenter cet ouvrage, il lui sera facile d'arranger le Dialogue de cette Scène, de maniere que le serment de *Briffon*, suive immédiatement celui de *Sophie*, entre les mains du Duc de *Féria*.

Il faudroit sur-tout que la décoration fût assez bien arrangée dans toutes ses parties, pour qu'il parût impossible au Spectateur, que l'on puisse entendre dans un poste ce qui se fait ou se dit dans l'autre.

J'avois également désiré mettre sur la Scène tous les préparatifs du supplice de *Sophie* & de *Briffon*. L'Episode de *Dorothée* & de *la Tremouille*, dans le Poëme de *Arioste* du 18^e siècle, m'en avoit donné l'idée. Mais à peine en ai-je pû donner un aperçu, & toujours par les mêmes raisons.

Je prie encore MM. les Directeurs des Théâtres de Toulouze, de Lyon & Bordeaux sur-tout, s'ils pensent à donner cet ouvrage, de ne faire représenter la Scène dont je viens de parler, qu'après avoir lu le Chant du Poëme de *Voltaire*, qui leur servira de modèze.

P R É F A C E.

posé toute cette partie du 2^e Acte ; je l'avois lue telle à MM. les Comédiens.

Mais grâce à la planimétrie de nos Théâtres, toute action de ce genre nous sera interdite à jamais. Il eût fallu dessiner & composer une décoration tout exprès. — J'ai même essayé de faire comprendre mon idée ; ce que l'on avoit imaginé pour la rendre, étoit si ridicule, qu'il me parut préférable de renoncer à tout l'effet de la situation. — Il est si doux de gagner beaucoup d'argent sans beaucoup de frais ! d'ailleurs de jolis boudoirs bien rians, bien vernis, où des guirlandes de fleurs s'enlacent à des groupes d'oiseaux de différentes couleurs, sont si jolis, si favorables à la volupté ! Comment leur préférer ces Palais que l'on bâtissoit autrefois ? — Quelques Amateurs s'écrient encore : Mais l'Art ! l'Art, que deviendra-t-il ? On leur répond : Part d'être heureux, de l'être à sa manière, voilà le véritable. — Et ce système dont je ne parle ici qu'en raison d'un seul objet, il instruit sur tout, oui sur tout ; que l'on ne s'y trompe pas. Encore un demi-siècle, & l'on verra où il nous aura conduits.

D'après ces détails que je devois à ma justification, je laisse à penser ce que mon ouvrage a pu devenir, lorsque sur onze Acteurs, cinq à six, peu accoutumés au genre héroïque, ont essayé de s'enhardir eux-mêmes & de soutenir la gaieté bruyante de cette partie du Parterre, qui ne vient toujours que pour saisir le côté ridicule de tout ce qu'il entend, ou pour lancer quelque trait contre le même Auteur, qu'il eût applaudi, si celui-ci se fût annoncé sous un autre nom.

On me pardonnera quelques réflexions que cette dernière phrase arrache à ma sensibilité. Ce sont les premières, ce seront les seules de ce genre que je me serai permises. Peut-être même me les serois je défendues, s'il s'agissoit d'un ouvrage qui n'eût point pour titre ces mots si touchans, LA CLÉMENTE D'HENRI IV.

Titre cher & sacré, vertu du plus grand, du meilleur des hommes, c'est donc pour vous avoir célébrés que j'ai éprouvé la plus horrible des persécutions ! Je suis loin de croire que mon Drame soit un bon ouvrage ; j'ai été forcé de lui ôter en partie la vie & la couleur qu'il auroit eues. Nos ménagemens politiques, nos utages, nos biens-

scénarques théâtrales ; que d'obstacles à vaincre ! Mais enfin tel qu'il est, je l'ai lu dans des cercles où des hommes connus par leur goût, par leurs lumières, par leurs talens & leurs ouvrages, ont versé des larmes. Je pourrois les citer ; plus d'un me l'eût permis. — L'ouvrage n'eût-il pas-même obtenu ces premiers suffrages, le seul rôle de *Henri* pouvoit & devoit trouver grace devant des Français.

Par quel fanatisme étrange suis-je donc en bute à la haine des gens que je ne puis connoître ; moi qui vis loin du monde, concentré dans la société de peu d'Amis irréprochables ; moi qui peut-être aurois pu comme tant d'autres, me ménager un appui, en tenant à quelque parti ; moi qui me suis défendu tout écrit polémique ? Ah ! si je voulois m'en permettre, combien pourrois-je citer d'ouvrages qui ont obtenu un certain succès, & que l'homme de goût rejette avec dédain, lorsque loin des Prôneurs, des Intrigues & des prétendues *Aspasies* modernes, il les réduit à leur juste valeur ! Mais loin de moi la pensée d'humilier l'amour-propre de qui que ce soit. Comment oublier que la louange la plus faite pour enivrer, n'affecte pas aussi délicieusement, que la critique la plus foible ne déchire cruellement ? Le plaisir ne fait que nous eslleurer en passant ; quelles traces peuvent laisser les ailes d'un enfant qui s'envole ? La peine pèse sur nous & se traîne en s'appuyant sur le fillet qui nous déchire. Quelles atteintes, que celles d'une blessure qui se renouvelle sans cesse, que tout envenime & que rien ne peut cicatrifer ! Ah ! si ceux qui jugent nos Ouvrages, se pénédroient bien de cette idée, comme ils seroient moins cruels dans leurs plaisanteries ! Je crois les voir hésiter en écrivant sur le choix de l'expression plus ou moins amère qu'ils desirent trouver en raison de la Victime qu'ils ont à immoler. Ils s'applaudissent au moment où la malignité leur inspire un sarcasme plus piquant ; alors leur jouissance est plus parfaite : ils tournent & retournent le poignard dans la plaie qu'ils ont faite ; & souriant à l'idée de la douleur que l'on ressentira, prolongent le supplice pour mieux savourer leur joie. Sentiment cruel, qui me rappelle celui de ce Tyran qui disoit : *Frappe, mais de maniere qu'il se sente mourir.*

C'est pour la seconde fois que j'éprouve un pareil chaq

grin, & toujours ayant traité un Sujet National, celui de *Richard III.* J'avois été seul à le voir sous le point de vue où je l'ai présenté. Ni les Historiens Anglais, ni même les nôtres, encore moins les Auteurs Dramatiques de la Nation notre rivale, n'avoient pensé à mettre en action sur la Scène le *Salomon* de l'Angleterre, élevé au Trône par les Armes des Français. Les applaudissemens que le Rôle de *Richard* a valu à l'Acteur qui l'a représenté, semble me donner le droit de penser que ce Rôle étoit au moins destiné de manière à plaire au Public. Comment existe-t il des hommes pour qui le plaisir de nuire est un besoin? Des Pamphlets ont été répandus & affichés. On a soulevé le Public contre l'Ouvrage, quelques heures avant la Représentation; & la prévention fut si générale, que des milliers de personnes qui n'avoient point vu l'Ouvrage, prononçoient sans en connoître un seul vers. On a fait une Parodie de ma Tragédie: on s'est armé des succès de cette parodie, pour faire craindre de redonner *Richard III.* bien que cela m'eût été promis de la manière la plus positive; & que d'ailleurs j'eusse tout préparé pour mériter ce foible dédommagement. (1) Si je voulois dire ce que l'on osa se permettre encore depuis, l'un des jours où la Parodie fut représentée sur le Théâtre de la Cour! . . . Mais ceci n'est su que de moi: je pardonne toute bassesse insidieuse que j'ai pu deviner & prévenir. Le méchant alors a perdu sa jouissance, & la mienne est d'oublier jusqu'ou l'Être né absolument nul, & qui

(1) J'ose espérer que MM. les Comédiens Français me rendront tôt ou tard cette justice: je n'ai qu'à me louer de leur procédé. Ils ne sont pas faits pour céder à de fausses imputations que leur expérience & leur sensibilité désavouent. --- C'est d'après de pareilles assertions, que pour la *Clémence d'Henri IV.* on m'a écrit qu'une Cabale étoit formée. & qu'elle m'attendoit à la seconde Représentation. Les Acteurs, dont l'emploi n'étoit point de ce genre, ont été avertis de ces menaces: il m'a fallu céder. On n'a point examiné combien cette injustice pouvoit me nuire. --- Prêt à lire une nouvelle Tragédie, ayant à demander d'être placé sur le Répertoire de Fontainebleau, j'ai dû frémir des suites du coup qui m'étoit porté. Mais qu'importe le destin de l'individu dans la masse de l'Ordre Social? il est écrasé: on le compte pour rien,

prétend à une existence, peut s'avilir en imaginant un moyen de paroître ingénieux à ce qu'il appelle *faire sa cour*.

C'est d'après ces chocs multipliés, que mon ame a éprouvés, que je sens combien sont injustes ceux qui reprochent à l'immortel *J. J. Rousseau* ces défiances contre tout ce qui l'approchoit, « cette sensibilité si facile » à s'irriter & à s'épouvanter. — Je le sens d'avance; quelqu'un de ces inexorables rédacteurs de Pamphlets, qui épient à chaque mot le moment de hasarder une critique, va s'écrier: que peut-il y avoir de commun entre l'Auteur d'*Emile*; & l'Auteur de *Richard III*? A cela je réponds: l'extrême sensibilité. Voilà ce qui rapproche tous les êtres; voilà ce qui, dans toutes les classes d'hommes, électrise au même instant & par le même Agent une partie privilégiée d'ames, qui sont déchirées par ce qui cause à peine aux autres une légère émotion.

O si la mort de l'Auteur d'*Emile* fut une suite de ses chagrins & du dégoût de la vie, dont il étoit tourmenté, soit que la Nature épuisée en lui ait succombé sous le fardeau qui l'accabloit, soit que cet illustre infortuné ait été du nombre de ceux dont *Virgile* a dit:

. *Lucemque perosi*

Projecere animas,

quel horrible homicide ont commis ceux qui ont porté le poignard dans le sein de cet Orateur éloquent, qui avoit osé élever un Tribunal entre l'Humanité gémissante & les Persécuteurs, entre le Vice chargé des dépouilles de la Terre, & la Vertu courbée sous le joug de l'esclavage! — Il n'a lui perdu que la vie: le chef-d'œuvre de sa grandeur étoit consommé, & sa statue étoit dès-lors placée sur les fondemens même de l'Univers. — Mais qui rendra son Eloquent défenseur à la Vérité; que l'on hait parce qu'on la craint? — Ils triompheront désormais ces hommes qui devant lui rampoient dans la poussière, & cette idée ramene vers le bon *Henri IV*. Ses ennemis n'avoient pu le vaincre, ils le poignarderent. (1)

(1) J'ai rencontré quelques gens qui disoient en confidence qu'ils n'auroient pas *Henri IV*, & j'ai remarqué que ces mêmes gens n'ai-

J'avois eu l'idée de donner ici un Tableau abrégé de l'Histoire de ce Prince, que l'on ne peut trop célébrer, dont on ne peut trop (1) rappeler les vertus & les travaux à tout homme chargé de quelque partie de l'Administration publique. Mais je sais qu'un Littérateur aussi instruit que sensible a préparé une Histoire de ce Prince infiniment supérieure à tout ce qui a paru de meilleur jusqu'à ce jour sur le même sujet.

M. l'Abbé *Brizard* a composé trois volumes sur l'Histoire de ce Prince, qui ne laisseront rien à désirer. Des Mémoires aussi curieux qu'instructifs, donneront tous les détails de la vie privée de son Héros. Les points les plus intéressans de l'Histoire de ces temps, y seront discutés, tels que la *S. Barthelemi*; l'Auteur prouvera que les Etrangers seuls ont été les Auteurs de cette abominable catastrophe; l'amour de *Henri IV* pour les Lettres; une Apologie de ce Prince contre les accusations de *Daubigné*; des *Recherches* très-curieuses sur l'Edit de *Nantes*, sur le projet de *Paix perpétuelle*; enfin sur la mort de ce Monarque.

Le second Volume renfermera un choix des Lettres de *Henri* avec des *Notes Historiques*. C'est M. l'Abbé *Brizard*

moient pas *Jean-Jacques*; or je sentoie, moi, que jamais je ne pourrois aimer ces gens-là. Mais aussi par la force de je ne sais quel sentiment plus fort qu'eux-mêmes, ils sembloient avoir honte de leur aveu; & je savois encore que s'il eût été question d'autres aveux, ils eussent rougi d'eux-mêmes bien autrement.

(2) « Eh! comment voulez-vous que cela réussisse, disoit plus d'un » bel esprit des deux Sexes? Toujours *Henri IV*? cela va jusqu'à la » satiété. » --- Peuple charmant, vous avez couru deux cens fois à *Jeannot*; pendant trois ans la *Famille des Pointus* vous a invité de plaisir; depuis encore M. de *Marlbrough* vous a fait rasoler, --- & le bon *Henri* vous ennue! Mais les Grecs, vos Maîtres en tout, s'ennuyoient-ils de voir sans celle sur la Scène la famille d'*Agamemnon*, cependant ils ne lui avoient pas les obligations que vous avez au bon Roi. J'avois proposé il y a quelques années qu'il fût établi un Theatre où l'Histoire de la Nation fût mise en action. Il me sembloit que la Jeunesse auroit pu s'instruire là beaucoup mieux que dans tous les Cours d'Histoire, où rien ne parle aux yeux. --- Je le vois trop: un tel spectacle eût été désert.

qui le premier a fait connoître une Lettre que l'on trouvera ici à la suite des Notes, & dans laquelle on reconnoitra ce caractère de *bonhomme adorable*, qui caractérisoit le Vainqueur de la Ligue & le Bienfaiteur des *Guises*.

Le troisième Volume contiendra une Notice très-détaillée des Hommes Illustres du Règne de *Henri IV*, dans tous les genres. Les Littérateurs, & même les Artistes, y trouveront leur place. L'Auteur y a joint des Notes aussi instructives qu'intéressantes, & qui font autant d'honneur aux Enfants des Arts & des Muses, qu'au Héros qui les protégeoit.

Il m'eût été difficile de hasarder un Ouvrage après avoir connu celui que j'annonce ici. Ce n'est même pas tant encore l'importance des recherches que M. l'Abbé *Brisard* a faites qui ajoute au mérite de son ouvrage, que l'énergie touchante avec laquelle il est écrit. — A force de travail on peut se procurer des matériaux précieux; mais qui peut donner ce sentiment exquis, cette douce éloquence qui émane d'une ame bien aimante, bien pénétrée de la plus chère des affections? On a quelquefois, à force de goût, suppléé au génie; mais comment suppléer au sentiment? Que celui qui ne sait pas aimer ou verser des larmes, ne prenne jamais le pinceau pour peindre *Henri IV*: il profane son modèle: or, ces larmes délicieuses, le nouvel Historien du bon Roi a mérité de les verser. Tantôt il lui sembloit écrire dans la Tente même de son Héros, tantôt sur cette Tombe où reposent ses cendres, & qu'en 1774 tant de bons Citoyens ont couverte de baisers, ont arrosée de leurs pleurs en s'écriant; c'est donc ici le Tombeau de *Henri IV*!

C'est en rapprochant ces idées touchantes, c'est en payant le tribut d'éloge le mieux mérité à un Littérateur aussi estimable qu'estimé, que mon cœur s'est un peu remis de la douleur qu'il éprouvoit en retraçant ce qu'on lui a fait souffrir. Je ne crois avoir rien hasardé ici dont personne puisse s'offenser; que l'on cherche encore à ridiculiser cet écrit, ou même à prêter à ma défense des intentions dictées par l'orgueil ou par la malignité, c'est ce que je prévois d'avance. Mais j'ai éprouvé depuis quelques années des pertes si cruelles, & dont le sentiment

P R É F A C E.

xj

me poursuit tellement à chaque instant, que toutes les autres douleurs sont très-légères au prix de celle-là. Mes plus chers amis sont morts dans mes bras: je pourrois comme Young errer au milieu des tombeaux, & tracer chaque jour sur ces tombes où repotent des cendres qui me sont chères, le récit de mes regrets & de mes douloureux souvenirs. Je demande, s'il est même possible que l'orgueil ait des droits sur un Être ainsi tourmenté. Ceux qui m'ont persécuté croient imposer des privations à mon amour-propre: ils ne font qu'ajouter en moi au dégoût de la vie; c'est peut-être un bien pour moi! mais cela peut-il être un plaisir pour eux?

Fin de la Préface.

PERSONNAGES.

HENRI IV.

LA DUCHESSE DE GUISE.

SOPHIE.

LE COMTE DE BRISSAC.

LE CAPITAINE SAINT-QUENTIN.

LE JEUNE DUC DE GUISE.

LE DUC DE FERIA.

CRILLON, *surnommé le Brave.*

LULLIER, *Prévôt des Marchands.*

LANGLOIS, *Premier Echevin.*

BRISSON.

D'EPINAI SAINT-LUC, *(Le Comte)*

MENDOCE.

UN GRENADIER.

SOLDATS FRANCAIS.

BOURGEOIS DE PARIS.

SOLDATS ESPAGNOLS.

*La Scène se passe au premier Acte, dans le Camp
de HENRI IV. sous les murs de Paris; & dans les
deux autres, dans l'intérieur de cette Ville.*

LA CLÉMENCE



LA CLÉMENCE
DE HENRI IV.
DRAME HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Camp : dans la Tente du milieu
on voit le Roi très-occupé à réfléchir.
Après quelques momens de silence , il se leve & examine tout
ce qui l'environne avant de parler.
Dans l'enfoncement de la Scène sont des Soldats couchés , &
qui paroissent dormir profondément.
Il est minuit lorsque la Pièce commence.*

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, seul.

QUEL calme regne autour de moi ! Tout repose. Dormez, Compagnons de mes travaux, dormez : vous savez tous , vous savez bien que je veille pour vous Peut-être , hélas ! peut-être le signal des combats ne vous réveillera que trop tôt Ville infortunée , que subjuguent des In-

grats & des Barbares, me suis-je refusé jamais à rien de ce qui pouvoit assurer ton bonheur ? Qu'exiges-tu de plus ? — Moi te combattre encore ! Moi prolonger plus long-tems les horreurs d'un Siège ! Je frémis d'y penser. J'ai vu des malheureux, je le fus moi-même ; & pour en faire, je fais trop ce qu'il en coûte à l'être.

Après un tems.

— Mais d'Epinal Saint - Luc qui ne vient point ! Mais Crillon qui depuis trois jours enfermé dans la Tente, semble se croire indigne de combattre à mes côtés ! Crillon, je t'ai mandé pour venir cette nuit même te réconcilier avec moi. Pourquoi ne viens-tu pas ? Dans la situation où je me trouve, peut-on rassembler trop d'Amis autour de soi ?

SCENE II.

HENRI, CRILLON.

CRILLON, *se jettant aux pieds du Roi.*

AH ! Sire ! vous permettez donc qu'un Soldat coupable

HENRI, *le relevant.*

Eh ! comment, Vous, qui connoissez si bien les

DE HENRI IV.

Loix de l'Honneur, aviez-vous oublié ce que vous devez à votre Roi ?

CRILLON.

Les Lâches ! à quoi ils m'avoient réduit ! Rejetter sur moi le peu de succès d'une Attaque, que peut-être des raisons secrètes de politique ou d'infidélité avoient fait échouer ! M'oser accuser de vous trahir ! Harnibieu ! Sire, je les ai menacés de la mort, & ils la méritoient

HENRI.

Mais, en ma présence, & trois fois vous oublier jusqu'à me désobéir !

CRILLON.

Mais, Crillon accusé d'être un Traître ! Mon sang bout dans mes veines à cette seule idée. . . . Pardonnez, je m'égare encore.

HENRI.

Crillon, n'en parlons plus. Souvenez-vous seulement, toutes les fois que vous vous croirez offensé sur un pareil sujet, de la Lettre que je vous écrivis le lendemain même du jour où je montai sur le Trône. J'avois à répondre à la France entière ; je distinguai Crillon ; & cette Lettre, mon Brave, doit vous consoler de tout, si vous m'ai mez,

LA CLÉMENTCE
CRILLON.

Si je vous aime ! J'aimerois autant que vous dou-
rassiez si je ne suis pas un lâche. Mais c'est cet
amour même qui me feroit souffrir ou donner mille
morts quand on ose

H E N R I .

Crillon , je crois que vous rendez justice à mon
cœur. Hé-bien ! plus d'une fois, ils ont osé me man-
quer à moi-même.

C R I L L O N .

Vous manquer ! vous manquer ! Où étois-
tu , Crillon ?

H E N R I .

Alors tu combattois pour moi. Alors je pensois à
toi , & j'étois consolé.

C R I L L O N .

Vivedieu ! Sire , tout le monde n'a pas vos
vertus , & vous portez aussi trop loin la bonté.
Devriez-vous être encore aux pieds de ces mêmes
Remparts, où depuis trois ans , si vous l'aviez voulu,
vous n'auriez plus d'ennemis à combattre ? Mais
enfin le moment de la vengeance est venu.

H E N R I .

Que dites-vous , Crillon ?

CRILLON.

Oui, Sire, j'espere que vous n'hésitez plus à punir tant d'Ingrats. Ne vous souvient-il plus de ces jours affreux ?

HENRI.

Non, mon Ami, non : j'étois sous le glaive alors : je le tiens maintenant en main : — C'est le moment de tout oublier.

CRILLON.

Mais pouvez-vous exposer le sort de votre Etat, pour épargner quelques Rébelles :

HENRI.

En sont-ils moins mes Sujets ? Crillon, quand, à l'instant même, je serois certain, en ordonnant un Assaut, de soumettre cette Ville, ce que vous venez de me dire m'arrêteroit. Je craindrois que ma voix ne fût plus entendue. Je ne veux point que l'on ait à me répondre : ce sont les droits de la Guerre..... Et ceux de mon cœur, à qui donc les confierai - je qu'à moi-même ?

CRILLON.

Mais si l'on vous accusoit d'ingratitude ? Les Rébelles qui se sont partagés votre Royaume, se sont acheter à prix d'or : & vos bons Serviteurs, ou les

tent sans vengeance, ou languissent dans la pauvreté.

H E N R I.

Eh ! n'y suis-je pas moi-même ? N'y ai-je pas encore été davantage ? Si dans ce moment je paroissais vendre la France pour la délivrer, je sçaurai bien la racheter pour la rendre indépendante ; & dès que vos services m'auroient ouvert les portes de Paris, trois Vengeurs s'uniroient pour la rendre heureuse, l'amour de son Roi, le génie de son Peuple, & les vertus de Sulli.

C R I L L O N.

Il faut donc apprendre de vous à vous ressembler ! Il faut les épargner ces Ennemis, dont vous ne connoissez pas encore toute la barbarie ! Mais vous allez enfin les connoître.

Il va au fond de la Scène.

Soldat, entrez.

Un Soldat entre, & apporte une cassette que Crillon met auprès du Roi.

H E N R I.

Crillon, qu'allez-vous donc m'apprendre ?

C R I L L O N.

J'ai surpris, Sire, cet envoi fait à Madame de

Guise : je le laisse entre vos mains. Vous pourrez juger quels Ennemis vous avez à combattre. — Mais avec quelle tranquillité !

HENRI.

Eh ! pourquoi me troublerois-je ? Ne sçais-je pas qu'ils se laisseront plutôt de m'offenser, que moi de leur pardonner ?

On entend ici un bruit confus de Soldats en marche, & de cliquetis d'armes.

Mais, qu'entends-je ? D'où vient ce bruit d'armes, ce tumulte subit ? — Vas en sçavoir la cause, & reviens au plutôt,

Crillon sort.

SCENE III.

HENRI, seul.

DROFITONS du moment où je suis seul. Voilà quel partage je fais entre mes amis & moi : je garde pour moi mes chagrins, & je ne leur montre que mes espérances.

Il ouvre la cassette, en tire une Lettre, qu'il lit avec la plus vive émotion. Il se jette ensuite dans un fauteuil.

8 LA CLÉMENTE

Qu'ai-je lu ? Voilà donc jusqu'où la haine peut les aveugler ! Emprunter les ressources de cet art , dont on suppose que le pouvoir agit sur nos destinées , & suffit pour trancher nos jours ou pour les rendre malheureux ! — Ce n'est pas que j'en redoute les effets : mais qu'il est cruel d'être haï , quand on a tout fait pour être aimé !

Après un silence.

Que dis-je ?

Il se leve.

Quelle idée vient tout-à-coup me rendre tout mon courage : Que cet envoi me devient précieux ! Guises , comme je vais me venger de vous ! Ce jour peut être un des plus beaux de ma vie.

Crillon reparoît ici.

SCENE IV.

HENRI, CRILLON.

HENRI.

HE-BIEN ! ma présence est-elle nécessaire ?

CRILLON.

Où ne l'est-elle pas , Sire ? Mais au moins ici votre clémence.....

H E N R I .

Ah ! quoi que ce soit , déjà tout est accordé :
que faut-il faire ?

C R I L L O N .

Sire , le Duc de Feria ce superbe Espagnol , &
Mayenne non moins inflexible que lui , ont chassé
de la Ville un nombre infini de femmes , d'enfans
& de vieillards. Ces infortunés, rejettés par ceux de
leur Parti , sont venus se présenter dans votre
Camp.

H E N R I .

Ils ont donc une fois enfin rendu justice à mon cœur.
Qu'on en prenne soin , mon Ami , que l'on en
prenne soin. Allez porter mes ordres au sage La-
noue. C'est à lui que je les recommande. Moi , je
laisserois ces infortunés exposés également aux traits
des Assiégeans & à ceux des Assiégés ! Ils font par-
tie de cette Famille si chere sur laquelle je dois veil-
ler. S'ils sont des Enfans rebelles , dois - je être un
Pere dénaturé ? Allez, Crillon , allez leur dire à tous
qu'avant qu'ils manquent de pain , j'en manquerai
plutôt moi-même. Te voilà chargé de bien des soins
en un jour : mes Sujets à nourrir & le Louvre à
défendre. N'oublie rien ; c'est l'ordre de ton Maître ,
& la priere de ton Ami.

Crillon sort.

S C E N E V.

H E N R I , *seul.*

Q U E d'inquiétudes à la fois ! D'Epinaï Saint-Luc ne revient pas. La négociation dont il est chargé ! Que de travaux ! que de peines ! O Toi, qui pourras seule m'en récompenser, Objet, après la Gloire, le plus cher à mon cœur; pardonne si je parois t'oublier ! Il faut un Trône à tant de charmes , & le mien n'est pas encore entierement à moi !

Il regarde au loin.

Mais je ne me trompe pas !

S C E N E V I.

H E N R I , D'EPINAI SAINT-LUC, SAINT-QUENTIN, BRISSON.

H E N R I .

C'EST vous enfin , mon cher d'Epinaï Saint-Luc ! Hé-bien ! cette Négociation que j'ai confiée à votre zèle ?

S A I N T - L U C .

A réussi au-delà de mes espérances : je vous dé-

tailleraï tout. Souffrez avant que je vous présente deux serviteurs fideles.

H E N R I.

Je connois bien le Capitaine Saint - Quentin ; nous nous sommes vus ensemble dans la plaine d'Ivri : en quoi puis-je lui être utile ?

S A I N T - Q U E N T I N.

C'est moi , Sire , qui me crois trop heureux de venir mettre à vos pieds l'hommage de plusieurs Sujets fideles , qui n'attendent plus que le moment d'expier les fautes de leurs Citoyens.

H E N R I.

Achevez.

S A I N T - Q U E N T I N.

Où , Sire , le sage Lullier le Prévôt des Marchands , & le fidele Langlois le premier des Echevins , & Neret , & plusieurs autres , ont sçu se ménager un entretien secret avec ce Magistrat intègre , ce Molé dont les vertus vous sont connues. Trop long-tems la Ligue les opprima : le jour est venu de rompre leurs fers. Mais un seul moment , une seule imprudence peut tout détruire. Tant de périls nous environnent ! Daignez , Sire , leur envoyer un Guerrier honoré de votre confiance ! Qu'il

vienne leur servir de Guide : ils croiront vous voir en lui : le Soldat le plus brave & le plus fidele est toujours celui qui peut se dire : On me regarde , & mon Roi le sçaura !

H E N R I .

Mais quelle sûreté pour le Guerrier chargé de mes ordres ?

S A I N T - Q U E N T I N .

La Porte Saint-Denis est confiée à la vigilance de Lullier & de Langlois. La Ligue n'a pu les soupçonner encore , & ce poste important dépend de nous seuls. Mais jugez , Sire , à quel supplice je suis condamné chaque jour ! Forcé d'assister à tous les Conseils tenus par Mayenne ou par le superbe Duc de Feria ; trop souvent consulté par eux , réduit à paroître applaudir à leurs complots , à chaque instant je suis prêt à rompre le silence. Mais la vie de tous ces Bourgeois fideles tient à l'effort que je m'impose : c'est moi qui soutiens leur courage , qui ranime leurs espérances. Mais un moment peut m'égarer ; & je ne sçais comment Mayenne n'a point encore surpris mon secret. Il me semble qu'il eût déjà dû cent fois lire dans mes yeux ces mots terribles pour lui : Sujet rébele , tombe aux pieds de ton Roi , ou cesse au moins de me confondre avec toi ; frappe , mais connois-moi.

HENRI.

Capitaine , pour l'amour de moi , consentez encore à dissimuler : c'est moi qui vous en prie. Faut-il vous dire plus pour vous y engager ? Dans le moment même où les apparences vous accusoient le plus , mon cœur me disoit le contraire ; & vous le voyez , ce cœur-là ne me trompe jamais ; il ressemble au vôtre. — Mais vos amis seront contens : ils le feront. Le Guerrier qui traitera avec eux n'aura point de reproche à en craindre. Vous chargez-vous de leur apprendre , que dans une heure , il se rendra sur les Remparts , dans cette même maison où j'ai déjà eu plus d'une conférence avec les différens Chefs de la Ligue ?

S A I N T - Q U E N T I N .

J'y cours , Sire , . . . & voilà mon seul confident.
(*En montrant le jeune Brisson.*)

HENRI.

Quel est son nom ?

B R I S S O N .

Vous connoissez , Sire , le nom d'un Magistrat infortuné , de ce Brisson que la Ligue osa condamner à une mort infâme ; son fils est devant vous.

HENRI.

Venez, jeune homme, venez, que je vous embrasse. Votre pere a péri pour la cause de son Roi. C'est à moi de vous rendre ce que vous avez perdu. Je vous servirai de Pere.

BRISSON.

Tant de gloire, Sire, ne m'est pas dûe. Ce bon Citoyen (*en montrant Saint-Quentin*) a pris pitié de ma jeunesse. Sa fille a reçu les vœux d'un cœur sensible. Les Ligueurs m'ont ravi tous mes biens : mais ce Pere si rendre daigne compter leur perte pour un titre de plus à cet hymen.

HENRI.

Capitaine, je ne veux point vous ravir vos droits : mais ici j'ai une dette à acquitter ; & vous sçavez tous, s'il en est une seule qui ne soit sacrée pour moi. Retournez tous deux vers vos amis, ou plutôt vers les miens : dites-leur qu'ils seront contents de moi : sur-tout veillez sur vous-même ; ne hazardez point vos jours, & songez tous que vos malheurs sont toujours les miens. Mais que me veut Crillon, & que vois-je ?

Ils sortent.

SCENE VII.

CRILLON, HENRI, SAINT-LUC, SOLDATS
enchaînés, UN GRENADIER.

CRILLON.

Vous voyez, Sire, des Soldats coupables de
félonnie.

HENRI.

Vous, Français! Vous, mes Compagnons d'armes!
Mais encore, quel est donc leur crime?

CRILLON.

On les a surpris, Sire, trahissant leurs Chefs &
leur Roi.

UN GRENADIER.

S'il m'étoit permis de parler!

HENRI.

Je te l'ordonne.

LE GRENADIER.

Sire, je combats depuis trente années; j'étois à
Moncontour, à Coutras, & dans la plaine d'Ivry. Si

je me défends, ce n'est pas que je craigne la mort. Mais on nous traite comme des criminels, & nos Chefs nous doivent des éloges.

HENRI.

Comment ? Que dis-tu ?

LE GRENADIER.

Oui, Sire, quand des milliers d'hommes ont cherché un asyle dans votre Camp, ne les avez-vous pas nourris ? Ce que vous avez fait pour ceux qui étoient hors des murs, nous l'avons fait pour ceux qui étoient au-dedans. Nos freres, nos neveux, nos amis mouroient de faim : votre exemple nous a servi de leçon, & l'on nous en punit !

CRILLON, à demi-voix.

Que je meure, s'il n'a pas raison !

HENRI.

Allez, Soldats, allez ; soyez libres. Crillon, faites-leur rendre leurs armes.

Henri prend ici une épée, qu'il remet lui-même au Grenadier : celui-ci baise la poignée en la recevant.

Aux Soldats.

Il faut ou vous absoudre, ou m'accuser, & mon cœur est pour vous.

(Il les fait approcher vers l'Avant-Scène.)

Ecoutez

Ecoutez cependant, mes amis : & il ne faut pas que vos Officiers entendent ceci ; c'est entre vous & moi. Quand vous ferez la même action, que Henri la sçache, à la bonne-heure : mais faites en sorte que le Roi l'ignore.

(Les Soldats se retirent.)

Et vous, Capitaine, allez rendre compte à vos amis de tout ce que vous avez vu & entendu ici.

(Briffon & Saint-Quentin sortent du côté opposé à celui par lequel les Soldats sont sortis.)

SCENE VIII.

HENRI, CRILLON, SAINT-LUC.

HENRI.

VOUS, mon cher Crillon, faites venir ici ce jeune Soldat, que j'ai confié à votre amitié pour moi. Dites-lui que je l'attends. Vous sçavez quel envoi vous aviez surpris. . . .

CRILLON.

O mon Maître ! je n'osois vous en parler.

B

HENRI.

J'ai formé sur cet envoi même un projet, où ce jeune Soldat peut m'être utile. Qu'il ne tarde pas : il importe au bonheur de ma vie, que je le voye au plutôt. Au reste, cette nuit même j'aurai besoin de vous. Je vous expliquerai tout cela. Allez faire mettre sous les armes l'Elite de vos Soldats : ils vous suivront. Vous sçavez bien, mon Brave, que lorsqu'il y a quelques dangers à courir, je suis trop juste pour vous ravir la part que vous avez droit d'y prétendre.

*Crillon baise la main de Henri,
& sort.*

SCENE IX.

HENRI, SAINT-LUC.

HENRI.

ENFIN nous sommes seuls. Eh ! bien, Chevalier, qu'ai-je à espérer ? Le Comte de Brissac s'est-il trouvé au rendez-vous ?

SAINT-LUC.

Oui, Sire ; le Procès qui divise nos deux Maisons, nous a servi de prétexte. Il est si important

DE HENRI IV. 72

pour l'un & pour l'autre, que les Ligueurs n'ont point été surpris d'un entretien, dont l'objet est si décisif pour nos intérêts mutuels.

HENRI.

—
Votre joie me dit assez que Brissac a consenti à tout.

SAINTE-LUC.

Vous le connoissez, Sire; jamais Chevalier n'eut une franchise plus loyale, une valeur plus étonnante, & sur-tout une sensibilité plus héroïque. Les circonstances, l'exemple, le prestige des opinions, la force de quelques préjugés vantés comme des devoirs, voilà ce qui en fit un Ligueur. Mais quand il a scû avec quelle bienfaisance vous avez prévenu tous ses vœux, ses remords m'ont à peine laissé le pouvoir de le consoler. Il m'a promis de se rendre sous une heure dans votre Camp.

HENRI.

Je vais donc goûter un plaisir digne de moi! Vas au devant de lui: il croira que tu le conduis dans ta tente, & tu le conduiras dans la mienne. — Je veux jouir, sans qu'il le scache, du spectacle de son repentir.

SAINTE-LUC.

—
Vous ne pourrez vous contenir.

B 2

HENRI.

Eh! bien, il en jugera mieux, quel Maître il abandonnoit. Allez, mon cher Saint-Luc, & songez que je compte les momens.

Saint-Luc sort.

S C E N E X.

HENRI *seul.*

Je puis donc espérer que cette nuit enfin je serai maître de Paris. Que d'amis à consoler! Que d'ennemis à garantir du fer des vainqueurs!

Il prend un papier qu'il lit.

Voilà l'ordre prescrit pour la marche de tous les Corps. Je n'ai rien oublié, je crois. — Montmorenci doit marcher vers le Midi de la ville, Chatillon au Nord, Crillon vers le Louvre.

Après un tems.

Mais cela ne suffit pas. Qui m'assurera que les possessions du Citoyen seront respectées? Il faut un ordre précis, & je vais l'écrire de ma main,

Il écrit, & se leve ensuite en lisant.

» Que l'on ne prenne rien chez le moindre
» Citoyen, qu'en le payant aussi-tôt: si l'on a
» contracté quelque engagement, qu'il soit acquitté

» sans délai ; si l'on manque de moyens , que
 » l'on vienne à moi : je donnerai plutôt tout ce
 » que je possède : mais que l'on ne prenne rien
 » sur mon peuple : s'en prendre à lui , c'est s'atta-
 » quer à moi-même ».

Après avoir lu.

J'espère qu'il n'arrivera aucun malheur. Ma
 joie ne sera point tant d'être maître de Paris, que
 d'y être entré sans qu'il en coûte la vie à un
 Français. — Mais voici enfin ce jeune Soldat.

SCÈNE XI.

UN JEUNE SOLDAT, HENRI.

LE JEUNE SOLDAT.

SIRE, Monsieur de Crillon m'envoye vers Votre
 Majesté : — Serois-je assez heureux?....

HENRI.

Oui ; je veux achever aujourd'hui ce que j'ai
 commencé pour votre bonheur.

LE JEUNE SOLDAT.

Vous n'en avez que trop fait. Enlevé dès le ber-
 ceau à mes parens , vos bontés m'ont-elles permis

de rien regretter ! Je n'ai jamais éprouvé qu'un seul chagrin , mais bien cruel pour moi.

H E N R I .

Eh ! que ne l'avez - vous dit à Monsieur de Crillon ! Mais puisque vous n'avez pas eu assez de confiance en lui , peut-être en aurez-vous davantage en moi.

L E J E U N E S O L D A T .

De quelques parens que je sois né , sans doute ils étoient Ligueurs. Cette seule idée a pu me consoler de n'avoir jamais prononcé les doux noms de mere & de fils.

H E N R I .

Bon jeune homme , si l'on vous rendoit à votre mere , vous éprouveriez donc une joie bien pure ?

L E J E U N E S O L D A T .

Toutes les fois que cette idée s'est offerte à moi , j'ai senti tressaillir mon cœur. Il me sembloit qu'il ne pourroit suffire à tout son bonheur. Mais comment - savoir si mes parens existent encore ? Qui pourra m'instruire ?

H E N R I .

Moi. Et , quand il en sera tems , je vous les ferai connoître.

LE JEUNE SOLDAT.

J'embrasserai mon pere ?

HENRI.

Non. Le plus cruel des événemens vous l'a ravi.

LE JEUNE SOLDAT.

Et il est mort dans le parti ennemi ?

HENRI.

J'ose croire que vous effacerez sa faute à force de vertus. Il vous reste une mere : mais , au moment où vous la retrouverez , peut-être perdrai-je , moi , un sujet fidèle. Elle n'a que trop hérité de la haine & des préjugés de son époux , & son fils apprendra d'elle.

LE JEUNE SOLDAT.

Eh ! comment cette haine pourroit-elle résister au récit que je lui ferai des soins que vous avez daigné prendre de mon enfance ?

HENRI.

Vous ne m'en voulez donc pas de vous avoir élevé comme un Soldat ? J'ai voulu que votre éducation ressemblât à la mienne. Vous receviez des leçons telles que j'en ai reçues moi-même , à celle du malheur près , que j'ai dû vous épargner autant que je l'ai pu.

L A C L É M E N C E
L E J E U N E S O L D A T.

Et c'est de tant de bienfaits que je demanderai le prix à l'amour maternel. O ma mere ! vos larmes couleront avec les miennes ; ma reconnoissance deviendra la vôtre , & peut-être , Sire , dès ce moment serai-je assez heureux , pour vous en offrir un gage , que vous ne rejetterez pas.

H E N R I.

Achevez.

L E J E U N E S O L D A T.

Cette nuit même , nous étions sortis du Camp , pour aller reconnoître un poste. On m'envoie en avant , avec quelques Soldats : je rencontre un foible Détachement qui sembloit craindre d'être découvert ; je me hâte de le joindre. Il veut assurer sa retraite vers la ville ; je me presse de lui en couper le chemin ; le combat s'engage. Ils étoient dignes par leur valeur de défendre une meilleure cause. Tout périt en combattant. Alors deux jeunes enfans s'offrent à moi ; leur noble assurance me surprend , m'attendrit. Pourquoi paroître surpris , me dit l'un d'eux ? Notre nom est Brissac ; jugez si nous pouvons trembler ! — A ce nom , Sire , j'ai compris combien le hazard m'avoit servi. On les a conduits dans la tente prochaine. Si l'infidèle Brissac ne peut aimer son Roi , il craindra du moins pour ses enfans.

H E N R I.

(*Apart.*)

Brissac, quel moment pour tous deux ! (*Haut*)
Brave jeune homme, vous avez plus fait encore que
vous ne croyez, & je sçaurai vous en récompenser.
Rendez-vous auprès de M. de Crillon : de cette nuit
vous montez au grade d'Officier ; la carrière de la
gloire s'ouvre pour vous, & si des événemens, que
vous ne pouvez prévoir, vous rendoient jamais infi-
dele à votre promesse.....

LE JEUNE SOLDAT.

Non, Sire, non : je puis oublier ma gloire, mais
jamais vos bienfaits.

Il sort.

S C E N E X I I.

H E N R I, *seul.*

On entend du bruit au fond de la Scène.

ON vient à moi : c'est Brissac sans doute.

*Il éteint les bougies qui éclairent sa
tente, & dit en se jettant dans un
fauteuil :*

J'ai bien assez souffert pour me ménager un aussi
doux plaisir!

SCENE XIII.

HENRI, SAINT-LUC, BRISSAC.

SAINT-LUC.

ÊTES-vous bien certain, mon cher Brissac, que les Ligueurs ne pourront soupçonner cette démarche ?

BRISSAC.

J'ai tout prévu. Des Citoyens irréprochables me secondent en secret.

Regardant autour de lui.

Me voilà donc dans le camp de ce Prince contre lequel j'ai combattu trop long-tems.

SAINT-LUC.

Mon frere, Henri est juste. Il fait que le cœur le plus fait pour aimer le bien, est souvent entraîné par les circonstances. Il fait aussi que l'homme qui a éprouvé combien coûte une faute qu'il se pardonne à peine, est plus assuré de propre vertu que celui qui n'eut jamais rien à se reprocher.

BRISSAC.

Cher Saint-Luc, ce n'est point encore tant ma

défection elle-même, que le premier Traité que j'ai proposé, qui cause mes remords. Quoi! le Roi a daigné mettre un prix aussi haut à des services qui ne sont en effet que les devoirs d'un sujet fidele! Je l'ai trop offensé.

S A I N T - L U C .

Il a tout pardonné.

B R I S S A C .

Mais, moi! dois-je me le pardonner à moi-même? Je ne sais comment je pourrai soutenir ses regards & cependant j'ai besoin, pour ranimer mon courage, de le voir & de l'entendre m'accorder mon pardon: j'espere enfin l'obtenir. Tout est préparé: j'ai sçu tromper les Chefs de la Ligue par des apparences de zèle qui couvroient à ma véracité naturelle; mais c'étoit plutôt un stratagème qu'un mensonge; & l'homme coupable qui veut rentrer dans le sentier de la vertu, n'a pas toujours le choix des moyens qui peuvent l'y conduire.

S A I N T - L U C .

Sois content: le Roi fait quels sont tes sentimens.

B R I S S A C .

Les lui as-tu bien exprimés: Connoît-il jus-

qu'où vont mes remords, ma reconnoissance & mon admiration ? Il en jugera mieux encore en apprenant quelle perte horrible j'ai faite aujourd'hui même. Il faut une ame telle que la sienne, pour sentir toute l'étendue de ma douleur.

En cet instant, Henri se leve, & vient se placer entre Saint-Luc & Brissac, de maniere que celui-ci croyant embrasser Saint-Luc, tient le Roi lui-même.

Ah ! que n'est-il ici présent ! Je le connois : il m'eût déjà tendu les bras ; je m'y serois précipité. Mon cœur alors m'auroit semblé devenir plus pur.

Serrant Henri IV. dans ses bras.

Viens, mon frere : conduis-moi ; il me tarde qu'il daigne m'entendre.

H E N R I.

Il a tout entendu.

B R I S S A C, à genoux.

Mon Roi ! O ciel !

H E N R I, le relevant.

Eh ! votre cœur ne vous disoit pas que c'étoit Henri ui-même :

B R I S S A C.

Ah ! Sire ! quel moment !

HENRI.

Il vous est donc bien cher !

BRISSAC.

Le reste de ma vie ne peut suffire à le payer.

HENRI.

Eh ! bien, mon cher Brissac, pour gage de ce plaisir si pur, je vous demande, moi, une seule chose.

BRISSAC.

Qu'exigez-vous ?

HENRI.

C'est que de ce moment, il ne soit jamais parlé entre nous de tout ce qui l'a précédé.

BRISSAC.

Quoi ! vous ne me permettrez pas, Sire, de publier ?

HENRI.

Combien vous m'aimez : voilà tout. Mes deux Amis, je voudrais que tous les momens où j'ai pu accuser d'erreur un cœur français, eussent été retranchés de ma vie.

BRISSAC.

Sire, mes larmes vous répondant, Cette nuit, à

quatre heures précises, la porte Saint Denis vous sera ouverte. Langlois, Saint-Quentin, le jeune Briffon & moi-même, serons à ce poste, armés de manière à ne rien craindre des Ligueurs.

H E N R I.

Avant de nous séparer, apprenez-moi du moins, mon cher Brissac, le sujet de ce chagrin dont vous dites être accablé.

B R I S S A C.

Hélas! comme pere sensible & comme sujet coupable, j'ai tout perdu au même instant. Me jugeant moi-même indigne de mériter votre confiance, j'avois désiré vous offrir un otage, qui vous répondit de ma fidélité. J'avois chargé un vieux Guerrier, suivi de quelques soldats d'Elite, d'amener mes deux fils dans votre camp. Un corps de troupes les a enveloppés. J'ignore si elles sont des vôtres ou de celles des Ligueurs. Le Vieillard est revenu vers moi, couvert de blessures, respirant à peine; il m'a raconté la perte que j'ai faite, & son dernier regret fut, en expirant, de n'avoir pû mourir à vos pieds en vous offrant & mes enfans & son repentir. O mon Roi! vous seul pouvez sentir tout ce que souffre un pere.

H E N R I.

Si je le puis! Eh! ces malheureux qui me re-

DE HENRI IV. 31

poussent loin d'eux, ne sont-ils donc pas mes enfans ? Quel pere osera jamais comparer ses douleurs aux miennes ? Mais je puis calmer votre inquiétude : vous vous rendez à moi, & je puis, moi, vous rendre vos enfans.

BRISSAC.

Vous, Sire !

HENRI.

A l'instant même. Mon Camp leur sert d'asyle, & c'est moi qui veux payer leur rançon : — mais écoutez, mon cher Brissac : cette nuit même, tous ces bons Citoyens qui gémissent des malheurs de leur Roi, tiennent entr'eux un conseil ; ils désirent qu'un Guerrier chargé de mes ordres aille conférer avec eux. Ce Guerrier, ce sera moi-même. J'ai traité avec les Grands de mon Royaume, je veux traiter également avec mon Peuple. S'il y a de la différence entre mes enfans, par les titres ou par les services, je ne veux pas qu'il y en ait par mon amour : mais je dois rester inconnu.

SAIN T-LUC.

Eh ! croyez-vous que votre cœur ne vous trahira pas ?

HENRI.

Non, mon cher Saint-Luc, non : je sçaurai lui

commander. Venez, mes Amis, venez. Nuit heureuse,
ou terrible ! Que de jours fortunés , ou malheureux,
peuvent te suivre ! Français , c'est une nuit qui fit
votre honte , une autre va faire votre gloire. Et toi ,
Palais , où sont encore empreintes les traces du
crime & de la fureur , tu nous les verras effacer
par des larmes de joie. La Retraite auguste que la
Tyrannie profane, deviendra le Sanctuaire de la Clé-
mence , & le Temple des Arts & de la Bienfai-
sance.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une partie de l'enceinte de Paris : on voit au fond la Porte de Saint Denis, telle qu'elle étoit alors. Des deux côtés de la Scène sont deux Pavillons ; l'un est occupé par le Duc de Feria, Commandant Espagnol ; l'autre par Lullier, Langlois & Saint-Quentin. Ils sont censés séparés par un espace assez vaste, pour qu'aucun de ceux qui sont dans l'un & l'autre Pavillon ne puissent ni voir ni entendre ce que font ou disent les uns & les autres.

LA DUCHESSE DE GUISSÉ, LE DUC DE FERIA,

LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE. É-BIEN ! Duc de Feria, avez-vous reçu des nouvelles favorables ? Les secours que la Coue

de Madrid nous avoit promis arrivent - ils bien-tôt : Le Peuple que vous enchaînez par vos intrigues & par votre courage , brisera bien-tôt les fers que votre art sçut lui forger ; l'illusion dont vous avez fortifié chaque jour le prestige , cède aux maux , dont ce même Peuple est accablé.

LE DUC.

Ce n'est point avec la Duchesse de Guise qu'il faut dissimuler. Tout espoir semble-nous être bien-tôt ravi. Mayenne adopta un système , qui tôt ou tard mettra le Bearnais en état de nous faire la loi. Le glaive , qui devoit le faire succomber , se leve sur nos têtes , & c'est nous qu'il menace.

LA DUCHESSE.

Ainsi toute espérance est perdue pour nous. Mon fils m'a été enlevé dès le berceau : cet otage si cher ne me sera point rendu ! Un seul homme oppose son génie à tant de Guerriers unis pour le combattre. Il fut pauvre , abandonné , sans Trône , sans Soldats. . . . Et il a suppléé à tout. Mere infortunée , tu n'as donc plus d'espoir ! O mon fils ! toutes les passions de mon cœur s'étoient réunies sur toi seul ! Objet de tous mes vœux , de toute mon ambition ; amour , amitié , bonheur , tendresse , devoir , tout cédoit à cette idolâtrie , dont je faisois ma gloire & mes délices. Le fils de tant de

DE HENRI IV. 33

Héros chargé de fers ! Je le vois dans son cachot !
J'entends ses cris de désespoir ! — Mais enfin n'est-il
plus de ressources ? ... Tout ce qui nous entoure
nous est au moins fidèle.

LE DUC.

Et c'est précisément cette ressource qui nous
manque encore. On nous trahit en secret : j'ai dé-
couvert une trame criminelle. Ce Capitaine Saint-
Quentin , à qui j'avois offert un sort brillant. ...

LA DUCHESSE.

Vous, Duc !

LE DUC.

Où, Madame : sa fille m'avoit paru digne d'unir
sa destinée à la mienne.

LA DUCHESSE.

Vous l'aimez !

LE DUC.

Où, je l'aime !

LA DUCHESSE.

Ah ! voilà ce qui a toujours fait nos malheurs.
Quoi ! vous répondez du sort d'un Peuple entier !
Les plus grands intérêts vous sont confiés , & vous

faites dépendre le sort d'un Empire de celui de votre amour !

LE DUC.

Croyez que ma vengeance n'en sera que plus terrible. Mendocé est chargé par moi d'épier tous les pas de Saint - Quentin. Ou je me trompe, ou il osa se rendre au Camp de Henri. J'ai fait à l'instant même mander cette jeune Sophie, fille d'un pere si criminel, & qui peut-être sera pour moi plus coupable encore que lui. Elle vient : je vais l'interroger.

SCENE II.

SOPHIE, FERIA, LA DUCHESSE
DE GUISE.

LE DUC.

POURQUOI paroissez-vous trembler ? Votre sort dépend de vous-même, & plus encore de la vérité, que j'attends de vous. Répondez : où votre pere est-il en ce moment ?

SOPHIE.

Sa fille, Seigneur, sçait respecter ses secrets : chargé de devoirs importans, je fais des vœux pour

son bonheur , alors qu'il s'éloigne de moi : mais jamais je ne me permets de l'interroger.

LE DUC.

Il nous trahit : il a passé dans le Camp ennemi , & il n'étoit pas seul.

LA DUCHESSE.

Songez , qu'il s'agit ici de sa vie & de la vôtre. La cause de l'Etat. . . .

SOPHIE.

Eh ! Madame , seroit-ce à notre Sexe à discuter ces intérêts si redoutables ? Quand mon pere m'auroit confié quelque secret , dont M. de Mayenne croiroit avoir à se plaindre , serois-je , moi , son délateur ? L'oseroit-on penser ? Pourroit on l'exiger ? N'est-il pas de ces Loix sacrées , devant qui se taisent les fureurs même de la Guerre ?

LA DUCHESSE.

Non , jeune Sophie , il n'est plus de Droit des Gens au sein des guerres civiles. Est-ce devant moi qu'il faut parler de loix & de devoirs ? Ne m'ont-ils pas enlevé mon fils ? Comme fille , comme épouse , comme mere , j'aurois mille coups à frapper. Je n'étois pas née avec un cœur , tel qu'il faut en avoir un dans ces tenus coupables ! Mais il est des mo-

mens où je voudrois que tout ce qui porte dans ces murs le cœur d'une mere, pût frémir comme moi au même instant pour l'objet de sa tendresse. Toutes les autres larmes ne me semblent point assez amères : toutes les autres douleurs ne sont pas assez déchirantes. Mais en vous écoutant je retrouve mon cœur, & juge par ce que je souffre pour mon fils, de ce que vous allez souffrir pour un pere.

LE DUC DE FERIA.

Pourquoi me comparer aux Barbares qui vous ont ravi votre fils ? Jeune Sophie, je ne prononcerai que d'après vous-même. Si votre pere vous cache les projets comme Guerrier, il n'a pu vous cacher les miens comme Amant. Que vous a-t-il dit, & qu'avez-vous répondu ?

S O P H I E.

Seigneur, en vous parlant de mon pere, il me sembloit que toute ma tendresse pour lui s'étoit assez expliquée. Puisqu'il est si tendrement aimé, vous pouvez croire qu'il mérite de l'être. Le bonheur de sa fille lui est aussi cher que sa propre gloire. Qu'ont de commun les sentimens de mon cœur, & les intérêts des Rois ? Si mon pere croit vous devoir son bras & sa foi, le cœur de sa fille ne peut ni ne doit être le gage d'un semblable devoir. J'ai su le sort dont vous vouliez m'honorer, & j'ai ré-

pondu avec la franchise respectueuse qui convient à mon âge & à mon sexe. Un jeune Guerrier a mérité mon amour. Il est Français, sensible, malheureux; que de titres pour m'intéresser!

LE DUC.

Oseriez-vous le nommer?

SOPHIE.

Si je l'oserois! Pensez-vous que j'aie à rougir de mon choix? Seigneur, le jeune Briffon a des droits sur mon cœur & sur ma main. Mon pere connoît trop les loix de l'amour paternel, pour sacrifier sa fille à celle de la politique, & je vous estime assez pour croire que sa tendresse pour moi ne peut vous paroître un crime.

LE DUC DE FERIA.

Son crime!... Je vais l'apprendre.

SCENE III.

MENDOCE, L. P. P.

MENDOCE.

QUI, Seigneur, la perfidie du Capitaine n'est que trop certaine. Le jeune Briffon & lui se sont ren-

Civ

clus au Camp du Navarrois. Vous ne pouvez trop vous hâter de prévenir leurs desseins. A leur retour, ils ont tourné leurs pas vers le poste du Comte de Brissac.

LE DUC.

Je ne puis donc plus en douter. Mendoce, allez vers le Duc de Mayenne : qu'il se charge de faire observer tous les pas du Comte. Revenez ensuite avec un corps de Soldats : que Saint-Quentin & Brissac soient chargés de fers, & que leur mort...

SOPHIE.

Cruel, que dites-vous?... Ah! Madame.

Elle veut se jeter à ses pieds.

LA DUCHESSE, l'arrêtant.

Que me voulez-vous? Que me demandez-vous? Votre Pere? & moi je redemande mon-fils à tout ce qui m'environne. Je payerois sa liberté de tout mon sang, & tout m'abandonne! Les cœurs ici ne souffrent plus à la pitié.

SOPHIE.

Eh! c'est ce cruel & triste sentiment que j'implore à vos pieds. Je verse, comme fille, les pleurs que vous versez comme mere.

Ici l'on voit tous les Bourgeois se rassembler en silence dans le poste de Lullier & de Langlois. Ceux-ci leur distribuèrent des Echarpes blanches.

DE HENRI IV. 41
LA DUCHESSE.

Mais au moins vous reste-t-il un moyen de sauver la vie de votre pere, & je n'en ai point de retrouver mon fils.

SOPHIE.

Mais ce moyen est affreux, par les larmes qu'il doit coûter à l'amour.

Ici l'on voit Saint-Quentin & Brisson entrer dans le poste de Lullier.

LE DUC DE FERIA.

Vous abusez du pouvoir que vos larmes vous donnent sur moi. Avec toute autre, je serois déjà vengé. Mais enfin, je vous laisse encore ce moment. Tout est pardonné : votre pere est libre ; prononcez. L'autel, ou l'échaffaut. Si vous sortez sans m'avoir donné votre parole, il est mort.

SOPHIE.

Hé-bien ! je me sacrifie. O mon pere ! vous vivez. Seigneur, ma main est à vous. De ce moment, mon pere devient le vôtre. Vous lui devez l'amour & le respect d'un fils. Vous sentez que ce n'est qu'à ce prix.

Ici l'on voit tous les Bourgeois croiser leur épée sur celle de

42 LA CLEMENCE

Saint-Quentin. Ils sont assemblés à l'entour d'une Table, sur laquelle est un registre où tous les noms des Chefs des Royalistes sont inscrits.

LE DUC.

Vous le promettez!

SOPHIE.

Je le jure.

Ici l'on voit Briffon tirer un poignard qu'il montre à tous les Bourgeois, qui paroissent écouter son serment avec admiration.

LE DUC.

Allez vers votre pere : je vous réponds de ses jours, foi de Chevalier.

(Sophie fait quelques pas pour sortir.)

(à la Duchesse.)

Ce jour est celui où chaque mois tous les Bourgeois qui défendent ce poste vont se rassembler ici pour renouveler leur serment.

SOPHIE, revenant sur ses pas.

Seigneur, un sentiment, dont je ne puis me défendre, & que vous me pardonnerez sans doute, me ramene encore auprès de vous.

LE DUC.

Parlez.

SOPHIE.

Mon pere fera sauvé. Mais le jeune Briffon !
Il ne fera que trop malheureux. Sa mort ne peut im-
porter à vos projets.

LE DUC.

Je ne vous entends que trop : mais je ne veux
pas que vous voyiez votre époux avec horreur ; j'irai
jusqu'à épargner votre amant. Allez, Madame, allez :
un cœur Espagnol a de la générosité, même avec ses
ennemis.

Sophie se retire.

SCENE IV.

LA DUCHESSE DE GUISE,

LE DUC DE FERIA.

LA DUCHESSE.

Ainsi, le fort de Saint-Quentin, de Briffac & de
tous les Guerriers qu'ils peuvent avoir séduits, tient
au courage d'une Amante désespérée, qui peut-être
se repent déjà de vous avoir donné sa parole. Non,
ce n'étoit pas ainsi que nos Ayeux faisoient la guerre.
Ils ne te fussent point armés contre les enfans de

44 LA CLÉMENTÉ

la douleur même de leurs peres. Etrangers cruels, vous ne pourrez, malgré tous vos efforts, subjuguér notre Nation. Mais vous aurez changé ses mœurs : la corrompre, c'est plus que l'asservir.

LE DUC.

Epargnez-moi ces reproches. Toutes les passions deviennent fureur dans mon ame. Je possederai ce que j'aime : j'en défendrai mieux la cause commune. Venez, Madame, venez vers votre frere. Allons réchauffer la prudente lenteur de Mayenne, entourer Brissac, de maniere qu'il ne puisse nous échapper, & s'il le faut, sacrifier encore cette victime.

LA DUCHESSE.

Venez ! mais je prévois que trop de foiblesse causera notre perte. Au moins si nous avons été vainqueurs, j'aurois pu traiter avec le Béarnais ; il m'eût rendu mon fils.

LE DUC.

C'est à nous à vous le rendre. L'heureux Farnèse peut venir encore nous délivrer : Mayenne veille, & je combats avec l'intrépide d'Aumale. C'est au Navarrois à trembler. — On vient. — Ce sont les Chefs des Bourgeois. . . .



SCENE V.

LULLIER, LANGLOIS, ECHEVINS,
plusieurs Bourgeois sous les armes, L. P. P.

LE DUC.

VOTRE vigilance & votre fidélité, Messieurs, ne peuvent que vous mériter l'estime & la confiance du Roi mon Maître, & de M. de Mayenne. Renouvelez entre vous votre serment. On s'attend à un affaut pour demain. Vous sçavez votre devoir, & vos Chefs n'oublieront jamais comment on mérite de commander à des hommes tels que vous.

Il sort avec la Duchesse.

SCENE VI.

LANGLOIS, LULLIER, ECHEVINS,
 BOURGEOIS.

LULLIER.

UN HOMME perfide autant qu'ambitieux, trop longtemps nous avons gémi sous ses loix.

Oui, nous allons renouveler entre nous un serment cher à nos cœurs. —

Il va au fond de la Scène.

Venez, Capitaine : venez, brave jeune homme. Nous n'avons plus rien à craindre pour le moment de la défiance de ce fier Espagnol.

SCÈNE VII.

SAINT-QUENTIN, BRISSON, L. P. P.

LULLIER.

Vous savez vû ce Roi si valeureux & si clément ?

S A I N T - Q U E N T I N .

Oui, Messieurs ; & cette nuit même il doit envoyer vers vous un Chevalier chargé de ses ordres. Jamais grace ne fut accordée avec une bonté plus touchante.

L A N G L O I S .

Déjà nous avons pris tous les soins nécessaires pour que rien ne puisse troubler cet entretien si im-

portant. Vous avez juré tous, Messieurs, de vivre
& de mourir fidèles au meilleur des Rois?

B R I S S O N.

Braves citoyens, je répéterai ce serment à votre
Roi. J'ai reçu de vous ce poignard. Je jure de l'en-
foncer dans le cœur de quiconque oseroit traiter
avec nos Ennemis. Quel que soit l'objet, que je
meure moi-même, si je ne suis le premier à le
frapper.

S A I N T - Q U E N T I N.

Rentrez chacun dans votre poste : veillez sur
tout ce qui pourroit exposer à quelque danger les
jours de l'Envoyé du Roi, & que la France ne
puisse nous reprocher d'avoir rien oublié. Je vais,
moi, trouver le Comte de Brissac, & s'il se peut,
voir ma fille un seul moment. (*A Brisson.*) Je con-
nois son cœur & je prévois ses allarmes.

*Lullier, Langlois & leur suite ren-
trent dans leur poste.*



SCÈNE VIII.

SAINT-QUENTIN, BRISSON.

BRISSON.

QUI, mon Pere, oui, allons au moins consoler Sophie. Tout comble nos vœux. La réconciliation de M. Brissac avec le Roi ne peut qu'assurer la réduction de Paris. Sophie, Sophie, le jour de notre bonheur approche, & cette ame si tendre, si fidelle.....

SCÈNE IX.

SOPHIE, L. P. P.

SOPHIE, au fond de la Scène & dans le trouble le plus déchirant.

Qù vais-je ? qu'ai-je promis ? Je me traîne à peine : je suis mourante.

BRISSON.

Cette voix ! . . Je ne puis m'y tromper.
C'est Sophie : c'est-elle. — Qu'avez-vous, Sophie ?
SOPHIE.

S O P H I E.

Qui me parle ? Satellites de Mayenne, cruel Duc de Feria, est-ce vous, qui déjà m'entraînez aux autels ? Eh-bien ! je vous suis : Mais mon pere.....

S A I N T - Q U E N T I N.

C'est lui : c'est ton pere qui te presse entre ses bras ! Aucun Ligueur ne nous écoute ; rassure-toi, Que parles-tu d'autels, de Feria ?

S O P H I E.

C'est vous, que je retrouve ! Ah ! fuyez : ce moment vous reste encore : fuyez.

S A I N T - Q U E N T I N.

Quel mot prononcez-vous, ma fille ?

B R I S S O N.

Sophie, quel trouble est donc le vôtre ? C'est votre pere, c'est votre Amant.

S O P H I E.

Non, je ne suis plus la fille : je ne suis plus ton Amante. Je suis.

S A I N T - Q U E N T I N.

Vous me faites frémir. Achevez donc ; vous êtes ?

D

70 LA CLÉMENTCE

SOPHIE.

Je n mourrai. Je suis l'Épouse.

BRISSON.

Eh ! de qui ?

SOPHIE.

Du Duc de Feria.

SAINT-QUENTIN.

Malheureuse ! que dis-tu ?

SOPHIE.

Mon pere !

SAINT-QUENTIN.

Vous seriez unie !

SOPHIE.

Il a mon serment.

BRISSON.

Eh ! depuis quel tems ?

SOPHIE.

A l'heure même.

BRISSON,

Fille infortunée, sçais-tu qu'au même instant ton

Amant a juré à sa Patrie & à son Roi, de frapper d'un poignard le cœur infidèle qui oseroit donner sa foi.

S O P H I E.

Hé-bien ! frappe : je ne m'en plaindrai pas : mais garde-toi de m'accuser ! Frappez tous deux : mais fuyez, votre mort est certaine. On sçait votre entretien avec le Roi. Vous alliez périr. Le cruel FERIA a demandé ma main. Mon pere, il falloit une victime, & j'ai dû l'être.

S A I N T - Q U E N T I N.

Qu'as-tu fait ? Ma vie devoit-elle être rachetée par un crime ? Ma fille, ma Sophie, tu serois la femme de l'ennemi de mon Roi, d'un Chef de la Ligue ! Ai-je combattu cinquante ans pour descendre au tombeau avec infamie ? Quand tu épouserois le Barbare, crois-tu que ma vie seroit plus épargnée ? Mayenne seroit bientôt ce que FERIA paroîtroit se défendre..... Et toi, lorsque Henri entrera dans cette ville, tu n'oserois plus lever les yeux. Il ne te resteroit plus un asyle dans la France entière. Ma tombe elle-même n'en seroit pas un pour toi. Tu aurois perdu le droit de venir y verser des larmes : tu n'oserois plus y descendre pour y cacher ton opprobre ; les Mânes de ton pere sembleroient t'en repousser. Une voix funèbre s'élèveroit & te crieroit : fuis, mal-

heureuse, fuis ! Il est mort de sa honte, & cette honte fut ton ouvrage !

S O P H I E.

Hé-bien ! il en est peut-être temps encore ; je retourne vers le Duc de Feria ; & vous, rendez-vous au camp de Henri.

S A I N T - Q U E N T I N.

Je ne le puis. Sans doute on nous observe. La moindre imprudence feroit échouer le plus important de tous les projets.

B R I S S O N.

Je le sens trop : c'est moi, qui vous perds : oui, c'est moi seul. Sans mon amour, Feria seroit moins barbare. Hé-bien ! mon pere m'apprit comment on doit marcher à la mort. C'est le malheur attaché à mon nom, qui s'étend jusques sur vous..... Vivez tous deux, & que je perde la vie !

S A I N T - Q U E N T I N.

Mais pour la sacrifier, t'appartient-elle ? Ton Roi a besoin de Soldats ; & tu mourrois pour un autre que lui ! Mes enfans, ne mêlons point les reproches ou la discorde à des momens si chers ; & puisque nous n'avons qu'un même cœur, n'ayons en ce jour qu'un même cachot, que les mêmes Juges, & s'il faut tout dire, le même échaffaut.

SCENE. X.

MENDOCE, SOLDATS, L. P. P.

MENDOCE.

Q'ON les arrête.

SOPHIE.

O Ciel!

SAINT-QUENTIN.

Nous arrêter!

MENDOCE.

Vous-même. Conduisez les Soldats, Monsieur de Mayenne veut les interroger.

SAINT-QUENTIN.

Perfide, respecte un vieux Guerrier.....

MENDOCE.

Oseras-tu nier, que tu viennes du Camp de Henri?

SAINT-QUENTIN.

Le nier? ah! trop long-tems ma fierté fut réduite à feindre. Périſſe la Ligue, & que Henr

¶ Dij

trionphe! Mais, comment oses-tu, Satellite de Mayenne & de Feria, interroger un homme tel que moi? Ces Chefs de la Ligue ont-ils le droit de prononcer sur la mort ou sur la vie de Citoyens tels que nous?

M E N D O C E.

Leur Jugement sera ma réponse; marchons.

S A I N T - Q U E N T I N.

Adieu, ma fille!

S O P H I E.

Moi, vous quitter!

S A I N T - Q U E N T I N.

Eloigne-toi... Tôt ou tard nous serons vengés.

S O P H I E.

Ah! ce spectacle me rend à mon premier serment. Mendocce, arrêtez: le Duc de Feria a demandé ma main: les jours de mon pere devoient à ce prix être sacrés pour lui. J'ai tout promis, & Feria m'a donné sa parole.

S A I N T - Q U E N T I N.

Que vas-tu faire? me ravir une mort aussi belle!

DE HENRI IV. 55
BRISSON.

Ne l'en croyez pas : sauvez les jours : sacrifiez
votre Amant.

SOPHIE.

Quoi ! nous périrons sans secours ! ni les cris de
l'Amour ni ceux de la Nature ne seront entendus !

SCENE XI.

LULLIER, LANGLOIS, L. P. P.

Soldats Français, Soldats Espagnols.

LULLIER.

QUEL est ce bruit ? Soldats, quels sont ces pri-
sonniers ? Quel crime ont-ils commis ? Cette porte
de la Ville nous est confiée ; & l'on nous doit compte
de tout ce qui peut y troubler l'ordre public.

SAIN T-QUENTIN.

A part.

Un seul mot peut les perdre : prévenons-le, s'il
est possible.

A Lullier.

Qu'y-a-t-il de commun entre vous & moi ? Moi
serviteur du plus grand des Rois ! Vous que la Li-
gue tient dans ses fers ! J'ai fait ce que j'ai dû . . . Je
n'ai plus rien à vous dire. Viens, ma fille, viens :

D iv

tu recevras mes derniers soupirs ; & puisse tout Français ne jamais oublier quel exemple j'aurai donné , & comment il doit être suivi!

*On emmene Saint-Quentin &
Briffon : Sophie les suit ;
Mendoce sort avec eux.*

SCENE XII.

LULLIER, LANGLOIS.

LULLIER.

AVEC quel héroïsme il se sacrifie lui-même !
Il paroît nous méconnoître & nous outrager , pour
nous mettre au-dessus du soupçon.

LANGLOIS.

Hâtez-vous donc , ô mon Roi , hâtez-vous de
venir délivrer des serviteurs fidèles , qui dès de-
main peut-être marcheront au supplice.

LULLIER.

Dès demain , dites-vous ? Si les Chefs de la
Ligue prononçoient à l'instant même leur Arrêt de
mort ? Mais nous-mêmes , si l'on nous soupçonnoit..

LANGLOIS.

Mon cher Lullier , dans ces tems de trouble ;

le Magistrat & le Guerrier n'ont qu'une même valeur. Peut-être avant quelques instans subirons-nous le même sort ; mais qu'importe : si la mort nous suit , la gloire nous précède ; marchons donc sans nous arrêter.

LULLIER.

On vient à nous.

SCENE XIII.

BRISSAC, L. P. P.

BRISSAC.

NE craignez rien , Messieurs : ne craignez rien : mes.....

LULLIER.

C'est vous , Monseigneur !

BRISSAC B.

Mes Soldats les plus aguerris & les plus affidés ont des ordres précis : bien-tôt le moment le plus décisif demandera tout notre courage.

LANGLOIS.

Mais Saint-Quentin & Brisson,.....

BRISSAC.

Je sçais quel est leur sort , & c'est une raison de plus pour consommer cette nuit l'ouvrage commencé par nous ! Ne pensons en ce moment qu'à recevoir le Chevalier que le Roi envoie vers vous, Messieurs ; il ne peut tarder : j'entends marcher : c'est lui sans doute. Quel moment pour vous & pour toute la France !

SCENE XIV.

HENRI, CRILLON, LE JEUNE SOLDAT,

L. P. P.

*Soldats de la suite de Henri.*HENRI, *enveloppé d'un manteau.*

Vous voyez, Messieurs, quelle preuve nous vous donnons de notre confiance en vous. Mais un Prince, ami de ses Sujets, croit à leur cœur, comme il veut qu'ils croient au sien. Vous sçavez qu'il a rempli tous les devoirs que lui imposoient les Loix de l'Etat. Quant à vos prérogatives particulières, loin d'en rien retrancher, il veut encore y ajouter.

LULLIER.

Chevalier, nous ne demandons rien pour nous-

mêmes ; le Peuple & les Magistrats victimes de la cause publique , tels sont les objets de nos vœux. Le peu de Magistrats , qui ont osé rester au milieu de la Ligue pour opposer au moins une digue au torrent , ont rendu à l'Etat le service le plus mémorable.

H E N R I.

Croyez-vous, Messieurs, croyez-vous que le Roi oublie ces bons serviteurs ? Il ira lui-même les tirer des fers. Il ira les conduire sur leur Tribunal , y siéger avec eux , jouir pour eux-mêmes des acclamations de son Peuple ; & la Plaine d'Ivry sera moins chère à son cœur , que ce Sanctuaire auguste , où entouré des Princes de son Sang & des organes des Loix , il fera lui-même la Loi vivante. Voilà quant à l'Etat : mais il faudra bien que Henri pense à vous , puisque vous voulez ne penser u'à lui seul.

L A N G L O I S.

Hé ! Seigneur, quel fils est assez dénaturé pour mettre un prix aux services qu'il a pu rendre au meilleur des Rois ?

C R I L L O N , *au Roi , à demi-voix.*

Vive - Dieu ! nous sommes presque jaloux de la manière dont ces gens-ci aiment leur Roi.

Seigneur , une seule chose peut nous inquiéter ; c'est que le Roi devant quitter son Camp pour se rendre à Senlis , son absence peut causer bien des malheurs , au moment où ses troupes entreront dans la Ville.

HENRI.

Citoyen sensible , rassurez-vous ; Henri n'a fait courir le bruit de sa marche vers Senlis , que pour endormir la vigilance des Chefs de la Ligue , c'est Henri , c'est . . . lui qui le premier veut entrer dans cette Ville , & marcher à votre secours. Croyez-vous qu'il eût pu se résoudre à laisser à tout autre le soin de veiller sur son Peuple , & l'honneur d'essuyer les larmes de tant d'hommes vertueux , que la Ligue opprime :

SCENE XV.

SOPHIE , L. P. P.

SOPHIE , *les cheveux épars & dans le désespoir le plus affreux.*

AH ! Messieurs , (*A Lullier , & à Langlois ,*) prenez pitié du sort affreux qui nous menace . . . Mon Pere , & mon Amant ! . . . Ils viennent d'être con-

dammés à la mort... Avant deux heures... N'est-il aucun moyen ?....

HENRI, *la relevant.*

Quelle est cette jeune personne?

SOPHIE, *au Roi.*

Seigneur, le Capitaine Saint-Quentin & le jeune Briffon ont été chargés de fers par l'ordre du Duc de Feria. Sa fille est à vos pieds : cette nuit même ils vont périr !

HENRI, *avec la plus grande chaleur.*

Eux mourir !.... Rassurez - vous, Mademoiselle, rassurez-vous. Plus de paix, plus de trêve avec le Duc de Feria, que les jours de son pere & de son amant ne soient sauvés. Le jour de mon entrée dans Paris seroit marqué par ce supplice affreux !

LULLIER, *avec transports.*

Qu'entends-je ?

LANGLOIS, *de même.*

Quoi, Sire ! vous avez daigné vous-même ?

HENRI.

Le spectacle de sa douleur m'a fait trahir mon secret... Mais en vous le confiant, Messieurs, il n'a point cessé d'être le mien.

62 LA CLÉMENTE

SOPHIE

Ils ne mourront donc pas , ô mon Roi!

LULLIER.

Que de bienfaits à la fois !

HENRI.

Mes amis , n'anticipons point sur des momens plus heureux. Nous n'avons pas d'instans à perdre : je vous quitte , pour revenir au plutôt , & ne me plus séparer de vous.

BRISSAC.

Mais, Sire , n'avez-vous pas au moins quelques ordres à donner pour s'assurer des Ligueurs les plus dangereux ? Nous le sçavons tous ; dans ces momens de tendres épanchemens , où votre cœur se repose sur celui de M. de Rosni , vous vous êtes écrié plus d'une fois : *ils me tueront , mon ami , ils me tueront* — mots terribles , que je ne répète , que les larmes aux yeux , & l'ame pénétrée de douleur. Tout bon citoyen doit être un bouclier entre vous , ô mon Roi , & ces hommes de sang. Qu'ils périssent tous , jusqu'au dernier , & qu'ils n'infectent plus l'air que mon Maître va respirer!

HENRI.

Brissac , si je n'étois que leur vainqueur , je n'é-

touterois peut-être que ma Politique ; mais je suis encore votre pere à tous. Si quelqu'un d'eux est en France sur la foi d'un passe-port, qu'il ne lui soit fait aucun mal. Quelle chose sera sacrée, si la parole d'un Roi ne l'est pas ? Ecoutez tout ce que je vais vous dire : Je veux, en oubliant les fautes de mon Peuple, être encore plus clément que je ne l'ai été jusqu'ici ; s'il y en a qui se sont oubliés, il suffit qu'ils se reconnoissent : qu'on ne m'en parle plus.

B R I S S A C.

Je vais, Sire, parcourir pour la dernière fois les différens quartiers de la Ville, & voir si mes plus fideles amis se sont rendus à leur poste. Au haut de cette porte, Mayenne a fait placer un Fanal, qui sert de signal à tous les Chefs des Ligueurs, lorsque l'on est menacé de quelque danger. Dès qu'on le voit briller, chaque Commandant accourt se ranger auprès de Mayenne : cette nuit j'allumerai moi-même ce Fanal. Qu'avant quatre heures, Sire, vos Troupes se rangent en silence au pied de nos remparts, & dès que la clarté de ce Fanal luira sur cette Ville coupable, Langlois, Lullier & moi-même, Sire, nous ouvrirons cette porte : les Chefs de la Ligue se trouveront enveloppés de toutes parts, & ce même Fanal deviendra enfin pour la France le signal de la liberté.

HENRI.

Dès qu'il paroîtra , j'y ferai aussi-tôt répondre par trois coups de Canon. Crillon , où est ce jeune Soldat ?

CRILLON.

Sire , le voici. *Le jeune Soldat s'avance.*

HENRI , *lui remettant une cassette qu'il prend des mains d'un Soldat.*

Jeune homme , vous porterez à Madame de Guise cette cassette & ce qu'elle renferme. Vous lui demanderez sa réponse. Si elle accepte ce que les Espagnols lui envoient , gardez le silence , éloignez-vous d'elle , & revenez vous réunir à ces bons serviteurs. Si elle refuse , alors présentez-lui cette Lettre. (*Il lui donne une Lettre.*) Annoncez-vous de ma part , répondez à toutes ses questions , & si elle vous ordonne de ne la plus quitter , obéissez ; vous me servirez mieux en restant auprès d'elle , qu'en venant combattre avec nous.

LE JEUNE SOLDAT.

J'obéirai , Sire , & mon cœur est tellement pénétré de joie & de reconnoissance , qu'à peine puis-je trouver des expressions , . . .

HENRI.

HENRI.

Bon jeune homme, je connois ces moments d'attendrissement. Allez & faites votre devoir.

Le jeune Soldat se retire.

Vous, Messieurs, (à Lullier & Langlois,) défendez bien ce poste. (A Sophie.) Vous, Mademoiselle, retournez vers votre pere : trouvez le moyen, s'il est possible, de lui détailler tout ce que vous venez d'entendre. Séparons-nous. Songez tous, qu'en ce jour votre Roi n'est plus que le premier Soldat de la Patrie. — Brave Crillon, partons.

CRILLON.

Venez, Sire, venez : tant que Crillon vivra, son Roi n'a rien à craindre.

HENRI.

Vive France, vive France ! voilà le cri de la gloire & du ralliement, & mon panache fera le même que dans la plaine d'Ivry.

En s'avancant sur la Scène.

Et toi, grand Dieu, toi qui connois mon cœur, si tu prévois, que je doive être du nombre de ces Rois, que tu donnes dans ta colere, de ce moment je te fais le sacrifice de ma vie, & de ma

Couronne ; que mon sang soit le dernier qui coule dans cette guerre. Mais s'il est possible que je fasse le bonheur de la France , daigne veiller sur mes jours , & que je vive tant qu'il me restera des maux à réparer , & des heureux à faire.

Henri sort par un des guichets de la porte Saint-Denis.

Lullier & Langlois rentrent dans leur poste.

Sophie sort par le côté opposé , pour aller rejoindre son Pere.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE JEUNE SOLDAT *seul, sortant du
poste du Duc de Feria.*

MADAME de Guise m'a ordonné de l'attendre ici. Qui suis-je donc, pour que le Roi daigne me confier un secret, & dans un jour, tel que celui-ci? Qu'il me tarde de la voir cette femme si célèbre par son génie, par son courage, & sur-tout par sa tendresse pour son fils! Que je la plains comme mere, & comme citoyenne! Etre bientôt forcée de paroître devant un Roi qu'elle hait! Etre privée de voir le fils qu'elle aime si tendrement! Quelle destinée! Elle vient: je ne sçais pourquoi mon ame s'attendrit en la voyant; est-ce à moi de plaindre une ennemie de mon Roi?



SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LE JEUNE SOLDAT.

LA DUCHESSE.

JEUNE homme, retournez vers ceux qui vous ont envoyé : j'abhorre leurs affreux mystères ; vous m'apportiez des gages épouvantables de haine & de vengeance.

(*Un silence.*)

Foibles & lâches ennemis, tandis que sous la main du Guerrier, qui vous combat, la foudre se multiplie autour de vous & n'attend peut-être plus qu'un dernier signal pour vous écraser, les vains prestiges de la superstition sont les armes que vous prétendez lui opposer ! Et quand il seroit vrai que cet art imaginé par la haine pût en effet être une arme funeste, voudrois-je être votre complice ? Comment unir le nom de mère & celui de crime ? Le plus pur des sentimens peut-il s'allier au plus lâche des complots ? Si dans ces murs coupables, la vertu cherche encore un dernier asyle, que ce soit au moins le cœur d'une mère. Quel sentiment secret me dit que le sang des Lorrains n'est pas fait pour haïr celui des Bourbons ?

Elle fixe le jeune Soldat.

Pourquoi te vois-je attendri : Des larmes sont
prêtes à couler de tes yeux !

LE SOLDAT.

Madame, je ne suis qu'un Soldat : mais ceux
qui m'ont donné les premières leçons de l'honneur,
ont daigné m'élever jusqu'à eux. Je n'ai point dou-
té que votre âme ne rejetât ces affreux moyens.

— A mes larmes, à la joie dont je suis pénétré,
vous devez juger que je ne suis pas un Envoyé des
Ligueurs. C'est Henri lui-même, qui m'envoie
vers vous.

LA DUCHESSE, *avec transports.*

Henri ! Henri !

Avec plus de douceur.

Mais encore une fois, qui donc êtes-vous ?

LE SOLDAT.

Je m'ignore moi-même. Simple Soldat, élevé
dans le Camp du brave Crillon, plus d'une fois
j'ai souhaité un rang plus élevé : mais aujourd'hui je
ne désire plus rien ; je suis fier de mon existence.
Envoyé par le plus grand des Rois...

LA DUCHESSE.

Vous avez été élevé dans un Camp ! vous n'avez
donc plus de mère ?

LE SOLDAT.

Hélas ! jamais je ne la connus.

LA DUCHESSE.

Avez-vous entendu parler de mon fils dans le Camp du Navarrois ?

LE SOLDAT.

Oui , Madame ; ce Prince en a parlé plus d'une fois devant moi ; & si vous sçaviez avec quelle tendresse ! Jugez , quels soins il a pu prendre d'un pareil otage ! il a comblé de bienfaits un infortuné tel que moi ! Hélas ! j'avois ordre de ne vous rien avouer , si vous eussiez accepté cet envoi funeste ; vous avez tout refusé , voilà une Lettre de Henri lui-même.

LA DUCHESSE.

Une Lettre de Henri ! & pour moi ! Non , il ne peut y avoir de correspondance entre lui & moi ; non , je paroîtrois enfin trahir ceux de mon parti. — Que me veut - il ? Que peut - il me proposer ? Retirez-vous.

LE SOLDAT.

*Il fait quelques pas pour sortir ,
& revient vers la Duchesse.*

Madame, pardonnez : mais si dans cette Lettre le Roi vous parloit de votre fils!

LA DUCHESSE.

Que dis-tu ? oui, s'il étoit possible !... Peut-être les jours de mon fils sont en danger ! ou plutôt s'il vouloit me le rendre ! — Amour maternel, amour pur & sacré, comment te résister ? tu peux tout sur nous, & l'on ne peut rien contre toi. — Donne.

» On avoit surpris, Madame, cet envoi, qui
 » vous étoit adressé ; j'ai voulu vous le faire rendre,
 » & trop certain que votre grande ame n'employe-
 » roit pas de telles armes, je vous ai fait cette
 » Lettre, pour vous prouver que je sçais com-
 » ment on s'acquitte avec un cœur tel que le vôtre.
 » Interrogez le jeune Guerrier, qui vous la remet-
 » tra ; qu'il vous dise ce que j'ai fait pour former
 » son cœur, & voyez ensuite si vous me haïssez
 » encore, quand je vous rends un tel fils ! »

Mon fils !... Il seroit vrai !... Je ne puis m'y tromper à mon trouble.

LE JEUNE DUC DE GUISE.

Ah ! Madame : ah ! ma mere !

LA DUCHESSE.

Je te retrouve enfin, toi l'objet de tant de vœux,
 de tant de larmes & de regrets !

71 LA CLÉMENTE
LE JEUNE DUC.

Je prononce donc pour la première fois le nom,
le doux nom de mere ! Je n'étois qu'un Soldat, & je
suis le fils de tant de Héros ! Mais s'il est vrai que je
sois pour vous un bien si grand. . . .

LA DUCHESSE.

En pourrois-tu douter ? Eh ! qui n'a pas entendu
parler de mes douleurs, de mes projets de ven-
geance ?

LE JEUNE DUC.

Accordez-moi donc une grace, puisque je vous
suis si cher. Ne séparez pas en ce moment le bien
que vous retrouvez, de celui qui vous le rend.

LA DUCHESSE.

Oui, je sens que je ne puis le haïr : mais laissez-
moi toute entiere à toi dans ce moment. Mon ame
s'ouvre à tant de sentimens nouveaux ! Suis - moi !
Que dis-je ? tu es un des Soldats de Henri : ton de-
voir & l'honneur te rappellent auprès de lui.

LE JEUNE DUC.

Non, ma mere, non : il l'a voulu que rien ne
manquât à son bienfait. Il m'a ordonné de ne plus
vous quitter.

LA DUCHESSE.

Hé-bien ! viens : que je montre avec orgueil
mon fils à tout ce qui porte un cœur maternel.
Guises, Guises, c'en est fait : puisque mon fils m'est
rendu, je puis & je dois reconnoître un vainqueur.

SCENE III.

LE DUC DE FERIA, MENDOCE, L. P. P.

LE DUC.

NE me reprochez plus, Madame, mon amour
& ma foiblesse. Vous allez juger enfin. . .

LA DUCHESSE.

Je ne puis vous écouter ni vous répondre... Ce
jeune Guerrier. . . .

A son fils.

Allons vers Mayenne. Allons voir, s'il ne seroit
pas quelque malheureux à sauver, quelque crime
à prévenir. Je veux que ma joie soit au moins con-
sacrée par quelques bienfaits.

Elle sort avec son fils.

SCÈNE IV.

LE DUC DE FERIA, MENDOCE.

LE DUC DE FERIA.

QUEL transport, que je ne puis comprendre, l'agite en ce moment: Mais que m'importe sa joie ou sa douleur? Ne pensons qu'à me venger. Coupable perfide, ingrante Sophie, rival plus odieux encore, avec quel mépris ils ont re'etté mes bienfaits! La vie leur paroîtroit un opprobre, s'ils me la devoient! Quel pressentiment secret me dit, que tout ce qui m'environne doit m'être suspect? Brissac lui-même est leur complice.

MENDOCE.

Eh - bien! c'est détruire ses projets que les prévenir. Que vos ordres.

LE DUC DE FERIA.

Ils sont déjà donnés. Au moment où il croit aller de Poste en Poste changer la consigne, il sera lui-même arrêté, & conduit devant moi. Ici bientôt aussi, & devant cette porte, expireront les per-

fidés qui m'ont osé braver. — Mais voici Brissac
que l'on amene.

SCENE V.

BRISSAC, LE DUC DE FERIA, MENDOCE.

Soldats Espagnols.

BRISSAC.

VOs soupçons, Duc de Feria, vous font ou-
blier quels sont mes services & mon rang. Dans
tout autre tems je ne vous pardonnerois pas un
pareil oubli. Mais ces moments sont précieux. Que
voulez-vous de moi :

LE DUC.

Que vous ne vous éloigniez pas du poste qui
vient de vous être assigné.

BRISSAC.

Ainsi me voilà prisonnier, moi qui commande
ici !

LE DUC.

Vous n'y commandez plus. Tout le pouvoir
réside en moi & dans M. de Mayenne. Sur-tout

n'oubliez pas de lever la consigne donnée par vous. Il couleroit du sang peut-être ! (*A part.*) Une autre vengeance m'appelle. . . . Je vous laisse. (*Aux Soldats*). Soldats, vous avez entendu l'ordre de M. de Mayenne. Si le Comte de Brissac paroïssoit vouloir s'éloigner, frappez.

(*Il sort avec Mendocce.*)

SCENE VI.

B R I S S A C. *Soldats Espagnols.*

B R I S S A C, *dans le fond de la Scène.*

TOURMENT affreux ! Il semble que tout nous trahisse ! . . . Il ne me reste plus qu'un seul moment : sçachons au moins en profiter.

Aux Espagnols.

Soldats, faites venir Lullier.

Deux Soldats se détachent & vont l'avertir.

J'ai donc perdu jusqu'à l'espoir ! Henri ne verra point luire ce Fanal. O mon Roi, si tu te croyois trahi ! Je ne mourrai pas même en combattant ! Et voilà comme un Français ne peut jamais trahir impunément son Roi ou sa Patrie. Il en est toujours

pani, ou par le sort, ou par ceux même qui l'ont séduit.

SCENE VII.

LULLIER, BRISSAC, *Bourgeois fideles,*
Soldats Espagnols.

BRISSAC, à demi-voix d'abord.

Vous me voyez, Messieurs, Captif dans la Ville même, où je devois commander. Ces Soldats me gardent à vue. Ma mort est jurée ; au moment où les Ligueurs se croiront en danger, le fer me frappera. Je n'ai qu'un mot à vous dire. On va changer les Soldats de ce Poste : — Paroissez vous plaindre, mais ne résistez à rien.

LULLIER.

Quoi ! nous livrer ainsi sans défense !

Les Soldats se rapprochent.

BRISSAC.

Cet entretien commence à devenir suspect : on nous écoute.

Du fond de la Scène, avec la plus grande énergie.

78 LA CLEMENCE

Oui, Messieurs, vous venez d'entendre les ordres du Duc de Feria. Que je meure ou que je vive, n'en soyez pas moins fideles & à votre dernier serment. . . . Quatre heures vont bientôt sonner. . . . Quatre heures! . . . Messieurs, c'est là le moment où tous les Postes doivent avoir de nouveaux défenseurs.

(Aux Espagnols.)

Soyez contents : mes ordres sont donnés, & je cours, s'il le faut, recevoir la mort.

Ils sortent tous.

SCENE VIII.

LULLIER & sa suite.

ON vient à nous : quel supplice se prépare !
Amis, fuyons cet affieux spectacle.

Ils rentrent dans leur poste.



SCENE IX.

SOPHIE, BRISSON, *enchaînés.*

Soldats Espagnols.

SOPHIE, *les cheveux épars, les fers aux mains.*

MOURIR, avec tant de raisons d'espérer une destinée heureuse!

BRISSON, *de même.*

Ils nous ont réunis, pour rendre nos douleurs plus cruelles, par le spectacle que nous nous offrons l'un à l'autre.

En lui tendant les bras.

O ma Sophie !....

SOPHIE.

Cher & malheureux Amant !.... Je meurs, & loin des yeux de mon Pere sans avoir reçu ses derniers embrassemens.

BRISSON.

Sophie, Sophie ! voilà donc le moment fatal!

SCENE X.

SAINT-QUENTIN *enchaîné*, LE DUC
DE FERIA, *autre Corps de Soldats Espagnols*,
L. P. P.

SAINT-QUENTIN.

Se précipitant vers eux.

MAIS votre pere le consacre par sa présence,
ô mes Enfans, ce moment si terrible & si glorieux.

LE DUC.

J'avois cru, que le spectacle de leur supplice fléchiroit ta haine opiniâtre. — Pere barbare, toi seul es leur assassin.

SAINT-QUENTIN.

Moi, tigre; moi!.... Ah! mes enfans, accusez-vous mon cœur..... J'en frémis, & c'est la première fois que j'aurai connu la crainte... Hé bien! Feria, sois content.... tu connoissois mieux que moi ce que peut un tel spectacle sur un Pere... Que Sophie prononcé, & que je n'aie point à craindre que cette mort me soit reprochée.

SOPHIE.

SOPHIE, *avec la plus grande force.*

Moi, mon Pere, unir ma destinée à celle de ce
Barbare ! Il est un moment, un seul moment, où
l'ame épouvantée jette un cri terrible ; mais cet in-
stant passé, le courage renaît ; la mort ne paroît
que ce qu'elle est en effet, le droit de ne souffrir
plus, acheté par un seul instant de douleur. Je meurs
consolée, chérie, pleurée par tout ce que j'aime.
Je meurs dans vos bras.... Je ne regrette rien.

SAINT-QUENTIN.

Tu l'entends.... Achève le sacrifice.

LE DUC.

Il fut trop long-tems différé.

Sophie & Briffon se mettent à genoux.

SAINT-QUENTIN.

Courage, mes enfans, courage ; je recueillerai
vos derniers soupirs. La Patrie a les yeux sur vous :
d'âge en âge on ne répètera vos noms qu'avec
transport. O Henri ! ta victoire devient le prix de
notre sang ! Est-ce mourir, que d'associer sa gloire
à la tienne ?

*Briffon & Sophie sont enchaînés à un faisceau
d'Armes, les mains levées vers le Ciel.*

22 LA CLÉMENTE

LE DUC.

Que l'on frappe.

Deux Soldats, le sabre à la main, s'avancent pour frapper Sophie & Briffon.

S C E N E XI.

LA DUCHESSE DE GUISE, LE JEUNE DUC
DE GUISE, L. P. P.

LA DUCHESSE.

Elle se jette entre Sophie & les Soldats.

ARRÊTEZ.

LE DUC DE FERIA.

Que faites-vous, Madame ? Pourquoi ? . . .

LA DUCHESSE.

Je suis mere, & mon fils m'est rendu. Le voici
lui-même.

LE DUC DE GUISE, descendant Briffon & Saint-
Quentin.

Je ne souffrirai pas, qu'un pareil attentat se commette, au moment où je retrouve le plus grand des biens.

LE DUC DE FERIA.

Tout nous trahit donc en ce jour ! A moi, Soldats : allumez ce Fanal, qui sert à porter l'allarme dans tous les Postes.

Un Soldat allume le Fanal.

SAINT-QUENTIN.

Nous sommes vengés : toi-même, sans le sçavoir, a donné le signal de ta perte, & de notre liberté.

Le Fanal est allumé. Trois coups de canon se font entendre. On attaque la porte en dehors à coups de haches.

LE DUC DE FERIA.

Qu'entens-je ? On veut enfoncer cette porte.... Aux armes!...Aux armes!... Vous, Mendoce allez, & qu'à l'instant même Brissac soit poignardé.

(Mendoce fort.)

Langlois, Lullier, Soldats du Duc de Mayenne, vous sçavez votre devoir : voici l'instant.

*Une canonade terrible se fait entendre ;
Les portes s'ouvrent.*

SCENE XII.

LULLIER, LANGLOIS, & leur suite. L. P. P.

SAINT-QUENTIN, *se saisissant de
l'épée d'un des Soldats qui entrent, &
attaquant Fera.*

NON, barbare, non : ils ne te seconderont pas ;
apprends à les connoître ; ils étoient ainsi que moi
fideles à leur Roi : tremble pour toi-même. Sol-
dats choisis par Brissac, vengez au moins la mort ;
c'est votre Roi, c'est lui !



SCENE XIII.

HENRI, SAINT-LUC, *Guerriers Français*,
L. P. P.

HENRI.

SUIVEZ-MOI, Français, suivez-moi.

*Les Français repoussent Fera & ses
Soldats.*

Appercevant Briffon & Sophie.

Mais que vois-je ? Sauvez leurs jours, assurez-
vous du Duc de Fera Mais point de sang ré-
pandu ; c'est le jour de la Clémence.

SAINT-LUC, à Sophie & à Briffon,

Dignes sujets d'un si bon Roi, vivez.

HENRI, à Saint-Luc, ôtant lui-même les
chaînes de Sophie & de Briffon.

Non, mon ami, non ; laisse-moi ce plaisir.
France, leurs fers sont l'emblème des tiens : je les
brise.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mon Fils, tombez avec moi aux pieds de votre Roi.

LE DUC DE GUISE.

Ah ! Sire, voyez ses remords & mes larmes. C'est donc ainsi que vous vous vengez !

HENRI, *relevant la Duchesse & son fils.*

Eh ! puisqu'il me falloit une vengeance, croyez-vous que je n'aye point choisi la plus douce ? (*Regardant autour de lui.*) Mais Brissac ? Où peut-il être ?

SCENE XIV.

BRISSAC, CRILLON, Soldats, L. P. P.

HENRI, *à Brissac qui entre.*

JE vous demandois : je craignois pour vos jours.

BRISSAC.

J'étois prêt à périr. . . Crillon, le brave Crillon, perce à travers les Soldats, qui n'attendoient

plus que le signal de ma mort. Il me fait un Bouclier de son corps, & ma vie est un de ses bien-faits.

HENRI, à Crillon.

Tu es le plus brave homme de mon Royaume.

CRILLON.

Vous en avez menti, Sire; c'est vous. Crillon n'a fait que son devoir, & cent fois vous avez plus fait que vous ne deviez.

HENRI.

Me voilà donc entouré de tout ce que j'ai de plus cher!

Tous les Chevaliers l'entourent : il se laisse tomber dans leurs bras.

Brissac, Crillon, Saint-Luc, & vous, bons Citoyens, je vous avouerai que je suis dans une ivresse... Des larmes coulent de mes yeux... Voilà depuis quinze ans les premières que la joie en ait fait couler.

Après un silence, il continue avec la plus grande énergie.

Mes Amis, mes Enfants, mes Compagnons fidé-

les, quand vous voudrez célébrer mes travaux, ne dites pas : il vainquit un tel jour. Dites, il étoit vainqueur, & il a pleuré. Mais c'est trop m'arrêter ici : je vais me rendre au Louvre avec vous. Que de ce moment tous les ordres de l'Etat paroissent n'en faire plus qu'un seul. Je veux que tout ce qui assure l'union d'un Peuple & de son Roi, les Loix, la Gloire, la Bienfaisance concoure à rendre cette époque à jamais mémorable. Je veux encore, que chaque année, ce jour en soit un de Fête pour la Nation ; & que les Rois qui me succéderont, heureux par les jours brillans qui vont naître pour la France, disent en pensant à moi : « Il régna par le malheur, & nous régnons par l'amour ! »

F I N.



NOTES.

N O T E S.

SCÈNE première, page 6. *Je fçavois bien la racheter pour la rendre indépendante, &c. &c. &c.* Cette noble Assertion de *Henri*, fut bien justifiée par ses travaux & par ceux de *Sulli*. Il avoit à payer une dette de 300 millions du fonds des Domaines Royaux. Des exactions atroces, exécrables, forçoient le Peuple à payer 150 millions, & le Prince en recevoit à peine 40. Les chemins, les canaux, les fortifications des plus fortes places, les monumens publics, tout étoit dégradé, presque méconnoissable. --- A la mort de ce Prince, on trouve dans les coffres plus de 45 millions: les Places sont fortifiées: des munitions d'armes pour vingt mille hommes enrichissent l'Arsenal; cent pièces d'artillerie sont fondues: il porte même ses vues jusques sur la Marine; elle renaît en raison des moyens que les autres dépenses permettoient de lui consacrer. Et cependant on réduit à près de moitié la perception des droits de l'intérieur du Royaume: on diminue les tailles de huit millions; & les Traitans, forcés d'obéir à la voix d'un Prince & d'un Ministre amis du Pauvre & du Laboureur, abandonnent enfin leurs victimes, leur permettent de respirer, & viennent à leur tour, malgré leur rage impuissante, payer leur tribut aux besoins de l'Etat, & brûler les Edits, au nom desquels ils avoient traité la Patrie comme une soldatesque indisciplinée traite une ville prise d'assaut. Et le Prince, qui a fait tant de biens divers, n'a pas même un Monument élevé en son honneur dans la ville où il est né! Mais on peut dire de lui à ce sujet, ce que l'on disoit de *Caton*.

Voilà ce qu'a fait *Henri IV*; voilà ce que l'on doit redire à jamais; qu'importe si nos Frivolites trouvent importun ce cri général, qui répète *Henri, Henri!* La plus foible esquisse, dessinée d'après lui, ne peut que donner au même instant, l'idée de quelque vertu; & cette idée nous devient de jour en jour si étrangère? -- Un Athénien donnoit la voix pour condamner *Aristide* à l'exil; & sa raison étoit qu'il ne pouvoit souffrir de l'entendre sans cesse surnommer *le Juste*. Ne seroit-ce pas le même sentiment qui nous feroit profcrire les portraits du bon, du clément & sublime *Henri*? Prenons-y garde; si cela pouvoit être! . . .

Scène 3^e. page 8. *Emprunter les ressources de cet Art, &c.* Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans la Préface de cet ouvrage. *Catherine de Médicis* avoit donné la plus grande vogue à l'Astrologie Judiciaire. Cette femme sembloit née pour faire à la France tous les genres de maux qui sont l'ouvrage de la barbarie, du fanatisme, de la licence & du machiavellisme.

Scène 5^e. page 10. D'*Epinay Saint-Luc* ne revient pas : la négociation dont il est chargé, &c. &c. La nécessité d'élaguer des détails, qui auroient pu nuire à la rapidité de l'action, m'ayant forcé d'ôter du rôle de *Saint-Luc* quelques morceaux relatifs à ses services & à son génie militaire, je rétablis ici quelques anecdotes, dont mes Lecteurs ne pourront que me savoir gré.

François d'Epinay, Seigneur de *Saint-Luc*, Comte d'*Estelan*, Baron de *Crevecoeur*, surnommé *le Brave*, premier Pair du *Cambrésis*, Chambellan du Roi, Gouverneur de *Saintonge* & *Brouage*, premier Maître de Camp des troupes Françaises, Lieutenant-Général de *Bretagne*, Chevalier de *Saint-Michel*, & ensuite du *Saint-Esprit*, reçu à la première Promotion de *Henri IV*, étoit fils de *Valeran d'Epinay Saint-Luc*, premier Ecuyer du Roi, Gentilhomme de sa Chambre, Gouverneur de *Louviers*.

François fut, ainsi que son père, un des plus grands hommes du seizième siècle. Ce fut lui qui traita, au nom de *Henri IV*, avec *Charles de Cossé*, Comte de *Brissac*, son beau-frère. *Henri* lui avoit offert le bâton de Maréchal de France; il le refusa, en priant son bon Maître de le donner à *Brissac*.

En 1587, il se trouva à la bataille de *Courras*, & s'y distingua par un trait d'héroïsme trop peu connu. Ayant renversé de cheval, d'un coup de lance, *Henri de Bourbon Prince de Condé*, premier du nom, il vit que les soldats qui le suivoient, entraînés par le fanatisme de la Ligue, accouroient pour massacrer son prisonnier; il se rendit aussi-tôt le sien, & par ce dévouement généreux, il sauva la vie du Prince.

Il s'étoit déjà signalé aux sièges de *Laon*, de la *Fère*, & de plusieurs autres villes. Il mourut le 8 Septembre 1597, d'un coup d'arquebuse, qu'il reçut à la tête au siège d'*Amiens*. Son corps fut apporté dans la Chapelle d'*Orléans* aux *Célestins* de Paris, où est son mausolée. *Henri*, pour récompense de ses services & de sa fidélité, l'avoit nommé Grand-Maître de l'Artillerie.

François d'Epinay joignoit d'ailleurs à toutes les qualités qui caractérisent le héros, cet extérieur aimable, & ces charmes de la figure, qui doublent le pouvoir de la vertu. La célèbre *Marguerite de Valois* l'avoit compté au nombre des hommes séduisants, dont son cœur, né si sensible, n'avoit pu se défendre.

Ce Guerrier célèbre avoit pour oncle *Ambroise d'Espinay Saint-Luc*, Comte de *Mézière*, premier Ecuyer du Roi, Gentilhomme de sa Chambre, Chevalier de son Ordre, & Gouverneur de *Louviers*. Il servit sous quatre Rois, avec autant de valeur que de fidélité. Il avoit épousé *Jeanne Cossé*, Dame d'*Ectot*, issue d'*Isabelle*, Reine de *Jérusalem*, & de *Louis VII*, Roi de France. Celui-ci eut un fils Chevalier des Ordres du Roi, Maréchal de France, & Vice Amiral-Général pendant la vacance de l'Amirauté. Il remporta plusieurs victoires, & fut créé Lieutenant-Général, & Commandant de la ville de Paris, par des lettres du 16 Août 1648. Il avoit épousé *Henriette de Bassompierre*, sœur de

Maréchal de ce nom ; il en eut plusieurs enfans , dont un fut Archevêque de Bordeaux , un autre , Chevalier du Saint-Esprit en 1670 ; & l'aînée de ses filles fut mariée dans la Maison d'*Harcourt* *Beuvron* ; c'est l'ayeule de M. le Maréchal d'*Harcourt*.

J'ajouterai ici , que *François d'Espinau* avoit pour bisayeul *Goffroy d'Espindy*, dit *Deshayes*, Seigneur Châtelain d'Espinau, qui fut Commandant dans le Comté d'Eu pendant la détention de *Charles d'Artois*, Comte d'Eu, fait prisonnier à la bataille d'*Azincourt*. Il avoit épousé le 8 Juin 1433, *Jeanne de Courcy*, fille de *Jean*, Chevalier Banneret, & de *Marie Maller de Gravelle* fille, par *Alix d'Alençon*, son ayeule, de *Robert*, Roi de France.

Le même *François d'Espinau* avoit pour oncle *Olivier*, Baron de *Boisguerout*, Chevalier de l'Ordre du Roi, marié le 29 Janvier 1560. à *Jacqueline de Dreux*, issue de *Robert de France*, Comte de *Dreux*, cinquième fils du Roi *Louis-le-Gros*.

Le Testament de *Jacqueline de Dreux*, du 24 Décembre 1524, contient un article digne d'être remarqué. Elle y ordonne à sa Postérité de porter les Armes de France, jointes à celles des *d'Espinau*.

Tant de noblesse & de grandeur ne seroient que peu de chose aux yeux du Patriote, sans les vertus qui acquittent la dette contractée avec la Patrie, en recevant des honneurs qu'elle veut n'être que le prix des services qu'on lui rend. La Maison de *d'Espinau* s'est toujours montrée digne de tant d'illustration, & sa première gloire est d'avoir toujours été fidelle à la devise qui lui a été donnée : *Tremendus in bellis, semperque patriæ fidelis*.

Page 13. Et vous le voyez. ce cœur-là ne me trompe jamais, &c. Pour le former une idée bien vraie de la tendre sensibilité de ce Prince, & de sa loyale franchise, il faut le suivre dans les détails de sa vie privée, & sur-tout lire ses Lettres avec toute l'attention qu'elles méritent. Je transférerai ici celle dont j'ai parlé dans ma Préface. Il n'en est point qui peigne mieux les principes & la loyauté du bon Roi.

» Monf.^r de bats jay antandu aveq plefyr les feryvses
 » que vous et monf.^r de roquelaure aves fet a ceuls de
 » la relygyon et la sauueté que uous partyculyerement
 » aues donnée an v.^{re} ch.^u. de fuberbye a ceuls de
 » mon peys de bearn, et auffy lofre que je accepte pour
 » ce tams de v.^{re} dyt ch.^u de quoy je vous veus byen
 » remerfyer et pryer de croyre, que combyen que
 » foyes de ceuls la du Pape, je ne aves come le cuydyes
 » mesfyance de uous dessus ses choses. Ceus quy fuivens
 » tout droit leur confyance sont de ma relygyon, et
 » moy je fuys de cele de tous ceuls la qui sont braues
 » et bons. Sur ce je ne fere la presante plus longue,
 » lynnou pour uous recomander la place gaues an meyn,

» et destre sur vos gardes, pour ce que ne peut faylir
 » que vous ne ayes byentot du bruyt aus oreyles, mes
 » de ceus la je man repose sur vous, comé le deues
 » fere sur

V.^{re} plus assure et meyllleur
 amy, H E N R Y.

On a conservé dans cette copie l'orthographe de ce Prince, & même M. l'Abbé Brizard l'a fait graver d'après l'original, de maniere que l'on retrouve jusqu'au caractère & à la forme des lettres.

Page 21. Si l'on manque de moyen, que l'on vienne à moi. je donnerai plutôt tout ce que je possède. Ceci rappelle une anecdote, que l'on ne peut trop relire, parce qu'elle pénètre d'une admiration toujours nouvelle. Au moment où il entroit dans Paris, des hommes de Justice arrêterent l'Equipage de Lanoue, un des Officiers de ce Prince, pour des engagements que son illustre Pere avoit pris pour soutenir la cause de son Roi. Ce brave Officier vint se plaindre au Roi d'une rigueur qui lui sembloit si révoltante dans un pareil moment, & d'après une semblable cause. Lanoue, lui dit Henri à haute voix, il faut payer ses dettes; je paye bien les miennes. Mais un moment après il le tire à l'écart & lui donne ses pierreries, afin de les remettre à ses Créanciers, & que par-là les Equipages qu'ils lui avoient pris, lui fussent rendus. --- *Eru dimini, qui judicatis terram.*

F I N.*

